BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXIII
C
86
NAPOLI

MORALE
DES
ORIENTAUX.

MORALE

DES

ORIENTAUX.

Par P. A. M. MIGER.

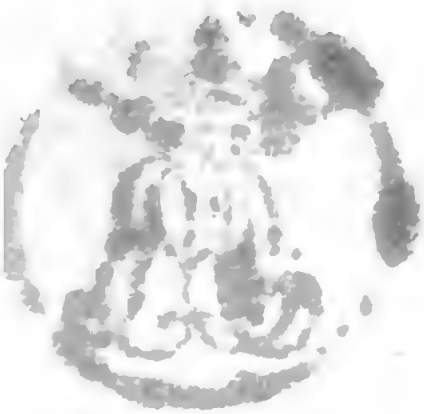
Les rites établis divisent le genre humain ;
La morale le réunit. VOLTAIRE.

SECONDE EDITION.

A PARIS,
De l'Imprimerie de GAGNARD, rue Mazarine, n°. 1604.

AN VIII.

BIBLIOTECA NAZIONALE V. EMANUELE III° NA



Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

CET Ouvrage contient des maximes pures, des pensées propres à élever l'ame, à rappeler à l'homme ses devoirs envers la Divinité, envers soi-même et envers ses semblables; en un mot, il contient toute la théorie du bonheur des peuples. Je le dépose aux pieds de la liberté, mère des vertus: c'est l'encens le plus doux qui puisse lui être offert. Si je

suis allé le cueillir en orient, c'est que la morale, qui partout est la même, brille, chez les orientaux, de couleurs qui la rendent plus sensible et plus aimable : elle est peinte plutôt qu'écrite sur les pages de leurs livres.

Tandis que les institutions politiques et les circonscriptions naturelles fractionnent la grande famille du genre humain ; tandis que les influences diverses des climats se marquent à des traits di-

vers dans les esprits et les caractères, dans les physionomies et les couleurs, une longue chaîne enlace tous les cœurs d'un pole à l'autre: et cette chaîne, c'est la morale.

Les orientaux n'ont que l'avantage d'en avoir orné les préceptes, des charmes de leur brillante imagination. Tout est figure, image, emblême; tout est animé, tout vit, tout se meut dans leurs écrits: les plus sublimes vérités y sont presque toujours

présentées sous le voile ingénieux de la fable et renfermées dans des préceptes concis, d'autant plus aisés à retenir, que le sens en est plus juste, et que les vers en sont mieux cadencés.

L'orient fut le berceau de toutes les sciences, parce qu'il fut d'abord celui du genre humain. La médecine, l'astronomie y ont pris naissance; la chymie et l'histoire naturelle y ont été cultivées avec succès.

L'étude des langues orientales fut négligée en Europe, jusques vers la fin du quinzième siècle. On doit de la reconnoissance aux savans qui, les premiers, ont exploité une mine aussi riche. Au nombre des plus illustres, sont Guillaume Postel, Scaliger, Erpenius, Megiserus, Giggæus, Gholius, Gentius, Castel, Hyde, Pocock, Kirker, Sahid, Hottinger, Holwell, Dow, Sionita, Meninski, Dherbe-

lot, Duhalde, Galland, Cardonne, Amyot, Guignes, Toderini, Fouché, Langlès, Anquetil et Parraud. Je dois dire ici que j'ai profité de leur travail, et de celui de quelques autres savans également recommandables par leurs lumières; que je les ai même copiés quelquefois, et qu'ils m'ont fourni la plupart des notes historiques que j'ai jointes à cet Ouvrage.

Encouragé par l'accueil favorable dont le public a ho-

noré la première édition que j'en ai publiée, et par les éloges de plusieurs littérateurs estimés, j'ai retouché celle-ci avec soin, et j'y ai fait des additions considérables. Je m'estimerai trop heureux, si, dans ce temps de dépravation et de perversité, j'ai pu inspirer à mes concitoyens égarés, l'horreur du vice et l'amour des vertus sociales, sur lesquelles reposent les états libres.

MORALE
DES ORIENTAUX.

DES INDIENS.

LA morale des Indiens est remarquable par la douceur et l'humanité qui caractérisent cette nation. Leurs livres sacrés sont remplis d'emblêmes, de figures extraordinaires, tels qu'on en voit dans nos livres saints. Il est certain que le style figuré et emblêmatique date de l'antiquité la plus reculée. L'ancienne religion du monde étoit toute en représenta-

tions et en types, pris des sujets des trois règnes de la nature : les hyérogliphes des Egyptiens, que personne n'a pu expliquer encore d'une manière satisfaisante, en sont une preuve convaincante.

Les Indiens ont trois sortes de livres sacrés.

1.° Les Bèdes ou Vèdes, au nombre de quatre, composés en samskrit, langue riche, abondante, réservée à un petit nombre d'hommes, et qui n'a avec le langage ordinaire, d'autre différence, que sa perfection même.

2.° Les Shasters, au nombre de six.

3.° Les Pouranons, au nombre de dix-huit : le principal et le plus révéré est le Védam, traité métaphysique sur la nature de Dieu, qui enseigne que la matière n'est que pure illusion, et dont l'origine se refuse à toute chronologie.

Les poëtes, dans l'Inde, de même que les Bardes dans la Bretagne et la Gaule, étoient révérés comme des hommes inspirés et des prophètes.

Dès la plus haute antiquité, les Indiens furent divisés en plusieurs castes : la plus célèbre est celle des Brames qui sont les maîtres de

Pythagore, les instituteurs de la Grèce, et par elle, de l'Europe entière. Leur philosophie est souvent sage et sublime ; on y trouve les dogmes de l'immortalité de l'ame et de l'unité de Dieu. Ils nomment l'être suprême ACHAR, c'est-à-dire, IMMOBILE, IMMUABLE ; et, en analysant cette définition si simple, peut-être y trouverons-nous une très-grande idée de la divinité. Cette connoissance d'un Dieu unique, ils la conservent encore aujourd'hui, au milieu des pagodes et de toutes les extravagances du peuple.

I.

DIEU est un, créateur de tout, sphère universelle, sans commencement, sans fin. Il règle et gouverne tout ce qui est créé, par une providence générale, résultante de ses éternels desseins. Ne recherche point sa nature ni son essence, ta recherche seroit à la fois vaine et coupable. C'est assez que, jour par jour et nuit par

(1) Du Shastah-Bahde, le plus ancien livre de l'Indostan et du monde entier. Il a été composé dans la langue sacrée du samskrit, il y a plus de 5000 ans. Holwell et Dow en ont traduit en anglais les morceaux les plus précieux. Ce fragment, ainsi que ceux du même genre, qui le suivent, prouvent que les hommes instruits de l'Inde, sont bien loin de donner dans tous les écarts, dans toutes les superstitions qu'on reproche à la nation en général, et que l'idolatrie du peuple n'est que l'effet de son ignorance.

nuit, tu adores son pouvoir, sa sagesse et sa bonté, dans ses ouvrages.

I I. (1)

Rudder! (2) je t'adore dans ta majesté et dans ta colère : je révère tes flèches et tes bras qui donnent la victoire. Regarde-moi avec cet air de bonté, doux comme le visage de la lune, que tu montres quand tu pardonnes. O toi! seigneur des superbes montagnes! écarte les malheurs de la race humaine, inspire la joie à tous

---

(1) Du Shaster. C'est la plus ancienne prière du monde connu. Elle a été originairement écrite en samskrit, traduite d'abord en persan, par Dara Schako, fils aîné de Schah Djean, empereur du Mogol ; et ensuite en anglais, par M. Boughton Rouse, d'après lequel cette traduction a été faite.

(2) C'est un des noms de Dieu, considéré dans son attribut de destructeur. Il est aussi nommé Chiven, Siven, Chib, Routren.

les hommes, fais que je puisse rester en sûreté sous ta garde et sous ta protection. Je te révère dans le soleil qui est ton image, lorsque, dans sa splendeur méridionale, il répand des torrens de feux et d'allégresse. Tends ton arc pour me défendre de tous mes ennemis secrets : lance tes flèches pour les combattre : garde-moi, protège-moi, moi et toute ma famille. O Rudder ! ton bras est comme l'or resplendissant ! Tu es le seigneur des armées et le principe de toutes choses, la cause des causes, le maître des créatures vivantes, la colonne du monde, l'ame de la lumière, le guide des globes ; la verdure des champs est ton ouvrage. O toi ! qui punis les méchans, maître de la vie, le plus pur des êtres, n'épouvante pas tes créatures, ne les détruis pas : accorde-moi ton appui, prends-moi sous ta

sauve-garde, préserve-moi de tous les accidens de la vie; déploye, pour me protéger, la puissance que tu as sur la terre, dans les cieux et dans l'air. A toi et à tous tes pouvoirs et attributs nombreux, je présente mon hommage. Dix fois à l'orient, dix fois au midi, dix fois à l'occident, dix fois au septentrion, et dix fois au soleil, je me prosterne devant tes pouvoirs aériens et célestes, dont les flèches sont le tonnerre et le vent.

III. (1)

Tout ce qui a été, c'est Vichnou: (2) tout ce qui est, c'est lui: tout ce qui sera,

---

(1) Du Candon, un des dix-huit pouranons ou poëmes, formant la troisième classe des livres sacrés des Indiens.

(2) Celui qui remplit ou possède l'espace, Dieu.

c'est encore lui. Il se connoît lui-seul, nul autre ne peut le comprendre. Sa sagesse, sa puissance et ses projets, sont une mer immense et sans bornes; on ne peut la traverser ni en sonder les profondeurs. Il remplit l'univers. Il est immuable. Il n'a aucune connexion réelle avec la matière. Il se manifeste dans plusieurs corps et dans plusieurs ames, comme le soleil, qui est unique, imprime son image dans plusieurs vases d'eau. C'est par ses ordres que le vent souffle, que le soleil éclaire, et que la pluie tombe. En un mot, il est la perfection, le principe, la fin et la gloire de ses adorateurs.

IV. (1)

Celui qui fait le bien, et dont le cœur

---

(1) Du Bagavadan, ouvrage canonique

est pur, a seul connu l'essence de la vertu : il arrivera à la suprême béatitude, par quelque route que ce soit; et, cessant d'être soumis à la métempsycose, il sera absorbé dans le sein de l'être ineffable.

---

sur l'être suprême, les dieux, les géans, les hommes, les diverses parties de l'univers, etc. C'est la substance du Védam. Il a été rédigé par un brame, nominé Soukuen, sous les auspices et pour l'instruction de l'empereur Paricchitou. Le principal objet de cet ouvrage, est de célébrer les diverses manifestations de Vichnou, suprême conservateur et modérateur de l'univers. De toutes les incarnations de ce Dieu, pour protéger et éclairer la vertu, ou punir le crime, celle en Chrisnem, héros et législateur, est considérée comme la plus importante : c'est aussi celle dont l'auteur parle avec le plus d'étendue, et toujours avec un enthousiasme religieux.

V.

Dieu, dans la plénitude de sa justice, absorbera dans son sein celui qui, libre de toute affection terrestre, se sera efforcé de pratiquer la vertu : de toutes les offrandes, la seule agréable à cet être ineffable, est celle d'un cœur pur.

V I.

Dans tous tes malheurs, conserve la paix de l'ame. Ne murmure jamais contre la providence, et ne témoigne aucun ressentiment contre tes ennemis.

V I I.

Vos ancêtres ne sont plus. Combien d'autres ont vécu et ont subi le même sort! Si vous êtes du nombre des sages, vous ne devez avoir aucune crainte : ce qui mérite votre attention, c'est l'éternité.

Digitized by Google

VIII. (1)

L'état précédent des êtres est inconnu ; leur état actuel est évident, et celui qui suivra ne peut être découvert.

---

(1) Du Baghuat-Geeta, épisode extrait du Mahabharat, poëme très-volumineux, composé, il y a plus de 4000 ans, par le brame Kreeshna-Dwypagen-Veiâs, auteur de la compilation des quatre Vèdes ou Bèdes, le seul livre original existant de la religion de Brama et de tous les Pouranons, qu'on apprend aujourd'hui dans les écoles de l'Indostan, et qui sont révérés comme des poëmes inspirés. Telle est du moins l'opinion d'Hastings et de quelques autres savans : elle ne s'accorde point avec celle du célèbre Anquetil, traducteur des ouvrages de Zoroastre. Ce dernier pense que le Baghuat-Geeta est un ouvrage particulier, qui n'a rien de commun avec le Mahabharat.

IX.

La renommée de celui qui a été respecté dans le monde, s'étend au-delà de la dissolution du corps.

X.

N'ayez jamais pour motif d'une bonne action, l'espoir d'une récompense.

XI.

L'homme qui se livre à ses penchans sensuels, éprouve un grand trouble ; de ce trouble, naît une violente agitation ; de cette agitation, naît la colère ; de la colère, vient la folie ; de la folie, la perte de la mémoire ; de la perte de la mémoire, la perte de la raison ; enfin, de la perte de la raison, la perte de tout. L'homme qui ne se laisse pas plus agiter

par les passions, que l'Océan par les eaux des fleuves, est doué de la vraie sagesse.

XII.

Quelle que soit la religion d'un homme, elle vaut mieux pour lui, s'il la suit exactement, que toute autre religion. Il est bon de mourir dans sa propre croyance, parce qu'une croyance étrangère a toujours quelque chose qui épouvante.

XIII.

Les jouissances que procurent les sens, sont comme les matrices des peines à venir.

XIV.

Le sage est le même dans l'amitié et dans la haine, dans la gloire et dans l'opprobre, dans le chaud et dans le

froid, dans la peine et dans le plaisir. Il se montre insouciant aux événemens de la vie; la louange et le blâme lui sont indifférens. Il parle peu; il se complaît dans tout ce qui arrive; il n'a point de maison à lui; il est d'un esprit solide et persévérant.

XV. (1)

Les bonnes-œuvres sont les plus précieuses richesses des hommes.

XVI.

On est obligé de nourrir son prochain avec le même soin que l'on nourrit son fils.

---

(1) Du Coral, livre très-estimé parmi les Indiens. Il a été composé par un ancien et fameux docteur de l'Inde, appelé Vallouren, et se trouve manuscrit à la bibliothèque nationale, à Paris.

XVII.

L'aumône du riz (1) est sans contredit la plus estimée; mais la douceur des paroles la surpasse.

XVIII.

Une femme qui conduit la dépense d'une maison, suivant ses revenus, donne bonne réputation à son mari.

XIX.

Comme la terre supporte ceux qui la foulent aux pieds, de même nous devons rendre le bien pour le mal.

XX.

Celui qui ne vit que pour engraisser

(1) Le pain des Indiens.

son corps, ne peut pas aimer son prochain.

XXI.

Les maux que nous ferons aux autres, nous poursuivront, ainsi que notre ombre suit notre corps.

XXII. (1)

Celui qui fréquentera les bons, deviendra meilleur.

XXIII.

Ne fréquente point un méchant homme,

---

(1) Des proverbes de Barthrovherri, renommé parmi les Bramines qui demeurent sur les côtes de Coromandel. Ils se trouvent rapportés par Abraham Roger, dans son ouvrage intitulé : *La porte ouverte pour parvenir à la connoissance du Paganisme.* Amsterdam, 1670 : in-4°.

quoiqu'il soit fort savant : pour avoir un rubis sur la tête, un serpent n'en est pas moins à craindre.

XXIV.

Quand vous donnez l'aumône, donnez la en cachette : quand les pauvres viennent à votre maison, réjoüissez-vous, et les honorez : quand vous recevez du bien, taisez-vous, et louez ensuite votre bienfaiteur ouvertement.

XXV.

Si tu sais peu, tais-toi quand tu te trouves en la compagnie des savans ; tu cacheras ton ignorance ; et seras estimé judicieux.

XXVI. (1)

Il en est de la parole comme d'une

(1) De Pilpay ou Bidpaï, bramine indien. Les historiens orientaux nous four-

flèche ; une fois lancée, celle-ci ne revient plus à la corde de l'arc, ni l'autre sur les lèvres.

---

nissent peu de détails sur sa vie. On convient généralement qu'il fut contemporain d'Esope, et qu'il vécut sous la domination d'un prince d'Asie, connu sous le nom de Dabchelim, qui régnoit dans l'Inde, environ 600 ans avant l'ère vulgaire. Tout son ouvrage consiste en apologues et en fables charmantes, pleines de moralités et même de leçons politiques. De tant de traductions qu'on en a faites, en différentes langues, les plus remarquables sont: celle qui fut faite en prose turque par Ali-Celebi, pour le sultan Soliman ; celle en vers turcs par Gelali, qui la dédia à l'empereur Bajazet II, pour lequel il avoit entrepris ce travail ; celle en langue toscane, imprimée à Venise en 1552 ; celle en français par Galland et Cardonne, imprimée à Paris en 1705, et réimprimée en 1709.

XXVII.

Celui qui prend plaisir à te raconter les fautes des autres, ne manque pas de raconter aux autres celles que tu commets.

XXVIII.

Ce n'est pas un vice d'aller fréquemment visiter quelqu'un ; cependant il ne faut pas lui faire des visites, jusqu'au point de l'obliger de dire : *C'est assez.*

XXIX.

Le sage est celui qui fait le bien, et non pas celui qui le prêche aux autres, sans le pratiquer.

XXX.

La médisance et la calomnie ne quittent jamais prise qu'elles n'aient anéanti l'innocent qu'elles ont une fois attaqué.

Digitized by Google

XXXI.

La vertu éclate comme le musc qui se fait sentir, quelque soin qu'on prenne de le cacher.

XXXII.

On ne peut faire du bien aux méchans, sans faire tort aux gens de bien.

XXXIII.

Dans le pays de l'amitié, l'on ne connoît pas la distance d'un lieu à un autre; rien n'est près, rien n'est loin : l'ami, quoiqu'absent, est toujours présent à l'ami par l'imagination : si l'éloignement sépare leurs corps, la pensée réunit leurs ames.

XXXIV.

Les sages ont distingué deux espèces d'amitié :

L'une, née d'un heureux rapport de l'humeur, des goûts et des esprits, unit deux amis par le sentiment; leurs joies, leurs peines, tout est commun entr'eux; ils ne cherchent dans l'amitié que le plaisir d'aimer et d'être aimés.

L'autre, fille de l'intérêt, a les sentimens aussi vils et aussi méprisables que celui dont elle tire son origine : l'espoir de quelque bien, ou la crainte de quelque mal, sont les seuls liens qu'elle connoisse; dès qu'ils sont brisés, elle ne subsiste plus.

Si l'on peut se livrer aveuglément aux amis de la première espèce, l'on ne peut trop être sur ses gardes avec ceux de la seconde.

XXXV.

Celui qui, par sa faute, perd un ami, ignore le prix de l'amitié et se prive de la plus douce consolation de la vie. Un

ami est une chose précieuse ; il cherche nos besoins au fond de notre cœur ; il nous épargne la honte de les découvrir nous-mêmes.

XXXVI.

Quand l'inimitié est accidentelle, elle peut cesser, et même être suivie d'une parfaite réconciliation. Mais quand l'inimitié est naturelle entre deux espèces de gens ; si quelque raison de crainte ou d'intérêt la suspend pour un moment, elle reprend bientôt toute sa force : semblable à un feu mal éteint qui renaît de ses cendres, et porte partout le ravage et l'incendie.

XXXVII.

Celui qui ne sait pas couvrir du manteau de l'indulgence les fautes de ses amis, et qui laisse ternir le miroir de son ame

par le souffle empoisonné de la haine, est indigne de porter le nom d'homme.

XXXVIII.

Celui qui, dans les différens événemens de la vie, se livre avec impétuosité à son premier mouvement, ou qui agit avant de réfléchir, commet souvent des fautes, et s'expose à beaucoup de dangers. Le sang-froid, la tranquillité d'ame lui font éviter les uns et les autres.

XXXIX.

Une femme fidelle, tendre et féconde, est l'ornement de sa maison, la félicité de son mari, et la gloire de son sexe.

XL.

La laideur, avec un bon caractère, est préférable, dans une femme, à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

XLI.

XLI.

L'imagination est un vaste pays : celui qui le parcourt, s'égare aisément, si la raison ne lui sert de guide.

XLII.

L'échanson de la destinée présente aux mortels une coupe remplie, tantôt d'une liqueur délicieuse, tantôt d'une liqueur plus amère que le fiel ; le sage la vide avec confiance : aussi impénétrable aux rigueurs de la fortune, qu'en garde contre ses faveurs, il ressemble à un rocher contre lequel les flots irrités vont se briser.

XLIII.

Le crime et la vertu ne sont pas des noms imaginaires, inventés pour en imposer au foible vulgaire, comme les impies voudroient le persuader. C'est de la

vertu que découlent la paix et le véritable bonheur : le crime, au contraire, tourmente, agite, et rend malheureux celui qui s'y abandonne.

Si l'Etre suprême, par des raisons qu'il dérobe à la connoissance des foibles mortels, diffère quelquefois à faire justice ; sa vengeance, quoique lente, n'en est pas moins assurée. Ce monde ressemble à un champ : on n'y recueille que ce que l'on y a semé ; l'on se flatteroit en vain de trouver le fruit du bonheur sur l'arbre de l'injustice.

XLIV.

Celui qui sert un tyran, est l'ennemi de Dieu.

XLV.

L'alchymie, si vantée, n'est autre chose que la culture des terres, portée à

sa dernière perfection. Le grand-œuvre est une chimère. Philosophe insensé ! déchire le sein de la terre avec le soc de la charrue; tu y trouveras ce que tu cherches en vain dans tes creusets.

XLVI.

Quiconque a des bras et veut en faire usage, est sûr de ne point mourir de faim. Le travail est la ressource la plus assurée contre l'indigence ; toutes les autres sont incertaines.

XLVII.

Le tranchant de l'acier est moins pénétrant que la douceur : elle triomphe des armes invincibles, et fait plus que les armées contre un ennemi.

XLVIII.

Le méchant est mort avant d'avoir

cessé de vivre ; l'homme de bien vit encore après sa mort.

XLIX.

Mille années de délices ne valent pas la peine qu'on expose sa vie un seul moment pour en jouir.

L. (1)

La mère est une marâtre et le père un barbare, quand ils négligent l'éducation de leurs enfans.

---

(1) De Vichnou Sarma, fameux docteur de l'Inde, versé dans tous les principes de la morale et de la politique. Il est auteur d'un ouvrage intitulé *Hitopades*, que M. Wilkins assure être l'original de ces fameuses fables attribuées à Pilpay : la traduction anglaise qu'il en a donnée d'après le samskrit, est enrichie d'excellentes notes qui présentent des détails intéressans sur la religion, les loix et les mœurs des Indiens.

L I.

L'homme dépourvu de connoissances ne se fera jamais remarquer, malgré tout l'éclat de sa jeunesse, de sa beauté, et même de sa naissance; il ressemble à une fleur qui n'a aucun parfum.

L I I.

Un morceau de verre, auprès d'une lame d'or, prend la couleur de la topaze; pourquoi l'insensé n'acquerroit-il pas quelque mérite dans la société des sages?

L I I I.

Les personnes bien ou mal nées peuvent avoir de bonnes qualités; mais lancées dans la mauvaise compagnie, elles deviennent vicieuses. Les rivières roulent des eaux douces; et une fois tombées dans l'océan, elles cessent d'être potables.

L I V.

Si la vie nous est chère, elle doit l'être à tous les êtres. Ainsi, à cause de cette analogie, les hommes sensibles doivent avoir pitié de tout ce qui respire.

L V.

L'avidité produit la méchanceté : de la méchanceté, naît l'opiniâtreté qui souvent fait illusion à la raison même ; et cette illusion enfante le crime.

L V I.

N'hésite pas sur les moyens de secourir un malheureux.

L V I I.

L'homme ressemble aux autres animaux pour le manger, le sommeil, la crainte et la manière de propager ; la

raison seule marque sa supériorité : privé de raison, il devient l'égal des bêtes.

L V I I I.

Exerce l'hospitalité envers ton ennemi même, s'il vient chez toi : les arbres ne refusent leur ombre à personne, pas même à l'impitoyable bûcheron. Au défaut de pain, il faut donner à l'étranger de bonnes paroles, et tout ce que l'on a en sa disposition.

L I X.

Les hommes d'un mauvais caractère ressemblent à un pot de terre, facile à casser et difficile à rejoindre : ceux d'un bon naturel sont comme un vase d'or, qui se rompt avec peine, et qu'on raccommode aisément.

L X.

Il vaut mieux garder le silence que de

trahir la vérité. Il vaut mieux ne rien faire que de séduire la femme d'autrui. Il vaut mieux mendier son pain, que de se flatter le palais aux dépens de qui que ce soit.

L X I.

Le plaisir mérite qu'on s'y livre, quand on le rencontre ; il ne vaut pas qu'on le regrette, quand on l'a perdu.

L X I I. (1)

Celui qui fait le bien, et dont le cœur est pur, a connu l'essence de la vertu ; de futiles pratiques lui sont étrangères.

---

(1) Du Tirouvallouven, poëme auquel l'académie de Madurey, pays situé vers le cap Camorin, dans la partie méridionale de l'Inde, a donné l'approbation la plus honorable. Ce corps littéraire ne subsiste plus depuis long-tems.

LXIII.

Celui qui, maître d'un arbre chargé de fruits mûrs et savoureux, ne porte à sa bouche que les fruits verds, est un fou. Pourquoi parler avec rudesse, lorsqu'on peut ne s'exprimer qu'avec douceur et honnêteté ?

LXIV.

L'affabilité est l'ornement de la grandeur : la fierté ne sied que dans l'infortune.

LXV. (1)

L'opulence et les dignités ont rendu petit celui qui a cru en être agrandi.

---

(1) Du Naladiar, du Bisanam, du Nydivenla, et autres ouvrages indiens.

LXVI.

Aucun point sur le globe qui n'ait été possédé mille fois par les hommes puissans, dont le souvenir est anéanti. Si tu le peux, jouis ; mais soit que tu puises de l'eau dans la mer ou dans un puits, tu ne rempliras jamais que ton vase. Ne t'enorgueillis donc pas de ce que le sort t'a donné pour un instant la chance d'un point plus élevé.

LXVII.

Un homme bon ne prend jamais d'inimitié ; il est bien disposé même à l'égard de celui qui le maltraite. Ainsi, pendant que l'arbre du sandal (1) tombe, il com-

(1) Bois odoriférant, dont la qualité est de rafraichir et dessécher. Les Perses s'en servent dans la médecine, pour frotter les

munique son odeur aromatique au tranchant de la hache.

LXVIII.

Par une émulation vertueuse, l'esprit de l'homme croît, comme le palmier, en dépit de l'oppression.

LXIX.

Rejette les services qui te sont offerts par un homme intéressé ; c'est un piège qui t'est tendu, tu ne seras jamais quitte avec lui.

---

pieds des malades qui sont à l'extrémité. Les orientaux s'en servent aussi pour teindre le poil des chevaux, les ongles et les cheveux des femmes et des enfans. C'est de ce mot que se forme celui de sandalani ou saïdalani, pour signifier un droguiste ou apothicaire. (Dherbelot, Bibl. or.)

LXX.

Se contenter de peu, c'est la perfection de la sagesse. Celui qui augmente ses richesses, redouble ses soins; mais un esprit satisfait est un trésor caché, que le chagrin ne découvre jamais.

LXXI.

Avant de te mocquer du boiteux, regarde si tu marches droit.

LXXII.

Ne fais rien en colère. Pourquoi se mettre en mer, lorsqu'elle est agitée par une tempête furieuse?

LXXIII.

N'approche point de la demeure de l'affliction : son haleine est contagieuse; elle

elle dessèche les fruits, et fane les fleurs qui ornent le jardin de la vie.

LXXIV.

La piété filiale est d'un plus grand prix que tout l'encens de Perse offert au soleil; elle exhale un parfum plus agréable que les aromates dont les vents d'ouest répandent l'odeur dans les campagnes d'Arabie. Sois donc reconnoissant envers ton père, car il t'a donné la vie; et envers ta mère, car elle t'a porté.

LXXV.

La vraie sagesse est bien moins présomptueuse que la folie : le sage doute souvent, et change de volonté; l'insensé est opiniâtre, il n'hésite jamais sur quoi que ce soit : il sait tout, si ce n'est qu'il ne sait rien.

LXXVI.

Regarde ton opulence avec une vraie satisfaction, parce qu'elle te procure les moyens de faire du bien.

LXXVII.

Malheur au riche qui boit les larmes de l'orphelin comme du lait, et pour qui les cris de la veuve sont une agréable musique! La malédiction et l'iniquité le poursuivent.

LXXVIII.

Comme la rose exhale naturellement une odeur suave; ainsi le cœur bienfaisant produit, sans effort, de bonnes œuvres.

LXXIX.

La main de l'homme généreux est sem-

blable aux nues qui répandent sur la terre des fruits, des herbes et des fleurs.

LXXX.

Le cœur de l'homme ingrat est semblable à un désert qui boit avidement la pluie qui tombe du ciel, l'engloutit d'abord, et ne produit rien.

LXXXI.

L'homme indolent est un fardeau à lui-même; les heures pèsent lourdement sur sa tête.

LXXXII.

Sans cesse électrisé par le souvenir des grands hommes, que ton plaisir de la nuit soit de les voir en songe; et ton plaisir du jour, de les imiter.

LXXXIII.

Une ame forte est un roc inébranlable,

élevé au milieu des flots : les vagues mugissantes le couvrent d'écume ; mais elles se brisent à ses pieds.

LXXXIV.

Le plus près que l'homme puisse approcher du bonheur dans cette vie passagère, c'est d'avoir la liberté, la santé et la paix du cœur.

LXXXV.

Quelle est cette beauté naïve qui s'avance avec tant de graces ? La rose s'épanouit sur ses joues ; son haleine est suave comme celle de l'aurore ; une joie douce, tempérée par la modestie, anime ses regards.... C'est la santé, fille de l'exercice et de la tempérance.

DES CHINOIS.

LES CHINOIS ont perfectionné la morale, qui est la première des sciences. Leur religion est simple et noble tout à-la-fois: *Adorez Dieu et soyez justes*; voilà en quoi elle consiste presque toute entière.

Leurs livres canoniques, auxquels on attribue près de 4,000 ans d'antiquité, ordonnent que, tous les ans, l'empereur trace, de ses mains, quelques sillons avec la charrue, et qu'il offre à

l'Être suprême les épis venus de son travail. Les édits ont toujours été des exhortations à la vertu. Pourquoi donc nos docteurs occidentaux ont-ils poussé l'inconsidération dans leurs disputes, jusqu'au point de qualifier d'athéisme la plus respectable nation de l'orient?

C'est aussi une erreur commune en Europe, que l'infanticide est permis à la Chine. Mais si Confucius n'a pas prononcé de peine contre ce forfait, c'est qu'il n'a pu croire à son existence. Solon et Zoroastre n'avoient point fait de loi contre le parricide; ils

n'en avoient même pas supposé la possibilité. En faut-il conclure pour cela, que le parricide étoit permis chez les Athéniens et les Perses ?

La morale politique de la Chine donne à tous les citoyens la même éducation, les mêmes idées, les mêmes mœurs, les mêmes affections ; elle leur donne l'amour pour la vertu, et le zèle pour le bien public le plus actif, le plus courageux et le plus désintéressé. Dans les plus anciens temps de la monarchie, il fut permis d'écrire sur une longue table, placée dans le palais, ce

qu'on trouvoit de repréhensible dans le gouvernement.

La soumission à l'empereur, aux ministres, aux mandarins, est la plus entière; mais elle n'est ni basse, ni servile, ni aveugle: elle laisse à l'esprit toute sa liberté, et à l'ame toute son énergie et son élévation. Le peuple cesse de voir son souverain dans l'empereur qui cesse de se regarder comme son père. Le mandarin injuste n'a pas plutôt emprisonné ou fait mourir le citoyen qui l'avertit de son injustice ou de son infidélité, que d'autres moniteurs s'élèvent et portent à tous

les tribunaux et aux pieds du trône impérial, leurs réprésentations, jusqu'à ce que le cours de l'injustice soit arrêté. L'assassinat du prince de Tsin, par le général Tsoui-Chou, a été connu de la postérité, malgré la barbarie avec laquelle cet usurpateur fit exterminer successivement tous les historiens qui eurent le courage de consigner, de son vivant même, ce forfait dans leurs annales, et d'y ajouter l'assassinat de leurs prédécesseurs, à mesure qu'ils étoient sacrifiés.

A la Chine, les lumières et l'ignorance, la vertu et le vice,

élèvent et abaissent naturellement les citoyens, et les mettent tous à la place qu'ils doivent occuper pour le bon ordre et pour leur propre avantage.

On y rend un culte public, solemnel et national, de vénération et de reconnoissance, à tous ceux qui ont avancé les progrès de la science des mœurs et du gouvernement, par leurs ouvrages ou par leur enseignement; à tous ceux qui ont sacrifié leur vie, ou qui l'ont exposée pour procurer le bien public; à tous ceux enfin qui, par leur vigilance, leurs travaux, leurs efforts,

ont secouru le peuple dans quelque calamité, ou garanti l'empire de quelque malheur.

La langue chinoise est très-difficile, en ce qu'elle se compose presqu'entièrement de monosyllabes, dont un seul signifie quelquefois une phrase, et en ce que toute sa force consiste dans la diversité des accens, des tons, des aspirations et des inflexions de la voix, qui sont en très-grand nombre.

I. (1)

La raison est un miroir qu'on a reçu du ciel ; il se ternit, il faut l'essuyer. Il faut

---

(1) De Confutzée, appelé par nous, Confucius, philosophe célèbre et législateur de la Chine. Il naquit 551 ans avant l'ère vulgaire, dans une bourgade du royaume de Lou, aujourd'hui la province de Khand-T'ong, au sud-est de Pékin. Il se voua de bonne heure à l'étude et aux travaux utiles : ses goûts naturels l'entraînèrent vers la politique et la philosophie, et bientôt il en connut assez les préceptes, pour oser les apprendre aux autres. Sa religion fut celle des premiers sages : il n'enseigna que la vertu ; il ne prêcha aucun mystère ; il ne fit ni l'inspiré, ni le prophète. Sa vie entière commande le respect et la vénération. Ce n'est point un enthousiaste ambitieux, qui brûle de soumettre ses concitoyens à ses lois, qui, sacrifiant tout à son audace, craint peu

commencer

commencer par se corriger, pour corriger les hommes.

II.

Je ne voudrois pas qu'on sût ma pensée ; ne la disons donc pas. Je ne vou-

---

de bouleverser un empire, pourvu qu'il illustre son nom et fasse triompher ses pensées : c'est un philosophe paisible, qu'embrâse l'amour de ses semblables, qui n'aime que pour eux les places et les dignités, que le malheur éclaire sans l'abattre, et auquel tout ce qui l'environne, tous les événemens dont sa carrière est assiégée, fournissent des leçons précieuses pour l'humanité. Il eut, de son vivant, 5000 disciples ; et, après sa mort, ses disciples furent les empereurs, les mandarins et les lettrés. Sa famille, qui subsiste encore à la Chine, est distinguée des autres, en mémoire de son fondateur. *Voyez* Amyot, Pastoret, Lesvéque, Voltaire, etc.

drois pas qu'on sût ce que je suis tenté de faire; ne le faisons donc pas.

III.

Voulez-vous minuter un grand projet? Ecrivez-le sur la poussière, afin qu'au moindre scrupule il n'en reste rien.

IV.

Le sage craint quand le ciel est serein; dans la tempête, il marcheroit sur les flots et sur les vents.

V.

Un riche montroit ses bijoux à un sage; « Je vous remercie des bijoux que vous me donnez, lui dit le sage. — Vraiment, je ne vous ne les donne pas. — Je vous demande pardon, vous me les donnez; car vous les voyez et je les vois: j'en jouis comme vous. »

V I.

Le sage est celui qui ne fait dépendre son bonheur ni de la délicatesse et de la somptuosité de sa table, ni de l'élégance et de la commodité de son habitation; qui se conduit habilement dans ses affaires; qui est réservé dans ses discours, et qui recherche avec ardeur la société des gens de bien. Il est fâché de ne pas connoître les hommes, et non de n'en être pas connu.

V I I.

Le sage n'ambitionne rien au-delà de ce qu'il est. Dans quelque situation qu'il se trouve, il est lui-même et content de son sort. Jamais l'indignation n'aigrit son cœur, jamais le murmure ne souille ses lèvres. Quoiqu'il arrive, les décrets du

Tien (1) sont justes à ses yeux. Tous les obstacles s'applanissent devant lui ; les voies où il marche, sont droites et faciles, parce qu'il ne cherche qu'à remplir sa destinée. Se perfectionner et travailler à la perfection des autres, est encore un de ses soins les plus tendres. Ce n'est même que par cette réunion, qu'il imprime le profond respect dont on est pénétré pour lui : aussi, dès qu'il se montre, il fixe tous les regards. Il semble ne se donner aucun mouvement, et il produit une révolution générale dans les mœurs publiques. Il paroît comme entraîné par le cours des événemens, et il exécute les projets les plus vastes. En un mot, ses œuvres sont comme celles de la nature ; plus elles sont simples, plus elles sont sublimes et inexplicables.

(1) C'est-à-dire, du Ciel.

VIII.

L'abondance d'amour et de bienfaisance, par laquelle le sage embrasse tous les hommes, le fait tenir à l'univers entier. L'ame abjecte du méchant se renferme en elle-même : il n'est conduit que par des affections particulières ; il fait en quelque sorte une usure de l'amitié ; livré sans cesse à l'intérêt, il ne fait pas le bien, il le vend.

IX.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes : l'insensé la demande aux autres.

X.

Ne pas instruire celui qui est capable d'instruction, c'est perdre un homme ; instruire celui qui en est incapable, c'est

perdre son temps: le sage ne fait ni l'un ni l'autre.

XI.

Le Tien rend heureux les bons; il comble de maux les méchans. L'innocence trouve en lui un refuge; et le crime, un vengeur. (1)

XII.

La vertu n'est jamais seule, elle a toujours une foule de voisins.

XIII.

Cet homme est réduit à l'état le plus déplorable; à peine a-t-il par jour, pour sa subsistance, une poignée de mauvais

---

(1) Cette pensée suffit pour justifier le Socrate de la Chine, du reproche absurde d'athéisme.

riz ; il ne boit que de l'eau : quand il est couché, il n'a pour oreiller que son coude. Cependant, au milieu de cette détresse, il goûte la joie pure, il jouit de la vraie paix : il aime la vertu.

XIV.

On n'a point encore porté l'amour de la vertu aussi loin qu'on porte l'amour de la volupté.

XV.

Le plus haut degré de courage consiste dans une victoire continuelle sur soi-même.

XVI.

Où tous les discours sont apprêtés, où tous les dehors sont flatteurs, ce n'est pas là qu'il faut chercher la probité.

XVII.

Le pauvre qui ne flatte personne pour

sortir de la misère, mérite des éloges, moins pourtant que le pauvre qui vit heureux dans l'infortune.

XVIII.

On peut réduire en servitude le plus vaillant guerrier : on ne peut ravir au plus foible des hommes la liberté de sa pensée.

XIX.

Occuper de soi la renommée, c'est être célèbre ; mais ce n'est pas être illustre.

XX.

Les richesses et les dignités, acquises ou obtenues injustement ou sans mérite, ne sont, à mes yeux, que comme les nuages suspendus en l'air et emportés au gré des vents.

XXI.

Un des vices les plus odieux, un de ceux dont les effets sont les plus redoutables, c'est l'hypocrisie. Celui qui se pare d'un extérieur de sagesse, quand son ame est en proie à la corruption, ressemble à un scélérat qui, le jour, paroît honnête homme, et dont la nuit est employée à l'effraction et au larcin.

XXII.

Tu dédaignes un diamant, parce qu'il a quelques défauts! mais n'est-il pas encore plus précieux qu'une pierre commune qui n'en a pas?

XXIII.

Quand j'aurai du superflu, dis-tu, je soulagerai les malheureux. Que je te plains! Va, tu ne les soulageras jamais.

XXIV.

Tu rougis de ce que tu as fait ou dit dans l'ivresse du vin : l'ivresse des passions est-elle donc moins dangereuse?

XXV.

Point d'épée plus dangereuse à l'homme, que sa propre cupidité ; point de meilleur bouclier que le désintéressement.

XXVI.

C'est pour l'ordinaire en automne, que le cultivateur juge l'année : ce n'est que dans l'arrière-saison de la vie, qu'il faut juger les hommes.

XXVII.

Celui qui dit : « Personne ne sait ce qui se passe dans mon cœur, » se trompe ;

car nos plus secrets sentimens, bons ou mauvais, se manifestent au dehors par quelqu'indice qui ne peut échapper aux moins clairvoyans. On ne peut trop s'observer sur ce que les aveugles voient et sur ce que les sourds entendent.

XXVIII.

Si tu te plais en la compagnie des hommes de bien; si tu respectes tes parens; si tu es prêt, en tout temps, à verser ton sang pour ta patrie; si tu observes les devoirs que prescrit l'amitié; si la sincérité règne dans tes discours et la bonne-foi dans tes actions; n'eusses-tu fait d'ailleurs aucune étude, je te crois un très-savant homme.

XXIX.

Reconnois les services par des services, et les injures même, par des bienfaits.

XXX.

Il y a deux sortes de lettrés : les uns sont des hommes ; les autres, de petits hommes : les hommes s'appliquent et étudient pour connoître ; les petits hommes, pour être connus.

XXXI.

La vertu est entre deux extrêmes : celui qui a passé le milieu, n'a pas mieux fait que celui qui ne l'a pas atteint.

XXXII.

Magistrats, prenez garde que, sous le prétexte absurde d'être plus sages que la loi, vous ne vous livriez témérairement à des interprétations fausses et arbitraires. Méfiez-vous de vos passions, de vos intérêts personnels ; fuyez la paresse et l'orgueil ;

gueil ; ne vous distinguez que par votre application et votre douceur. Vous êtes les ministres des lois, soyez les premiers à les exécuter ; et ne souffrez pas qu'une fois promulguées, elles demeurent sans effet.

XXXIII.

Si les administrateurs publics veulent voir régner autour d'eux la droiture et la probité, qu'ils en soient les modèles. Quand ils fouleront aux pieds l'avarice et la cupidité, vainement on y exciteroit le citoyen. La cupidité est la mère du brigandage ; mais celle du peuple n'est enfantée que par celle des magistrats et des ministres. Qu'ils soient incorruptibles, et la honte suffira pour l'éloigner du vol et de la rapine.

XXXIV.

Tout état menace ruine, quand la jus-

tice, les lois, la discipline et les bonnes mœurs y sont méconnues.

XXXV.

Ne t'afflige point de ce que tu n'es pas élevé aux grandeurs et aux dignités publiques : gémis plutôt de ce que peut-être tu n'es pas orné des vertus qui te pourroient rendre digne d'y être élevé.

XXXVI.

Une conduite pure est un moyen sûr d'obtenir l'attachement et le respect de ses concitoyens. Il faut donc veiller sur soi-même, se former dans son cœur une espèce de solitude, où l'on descende quelquefois pour mieux étudier cette volonté intérieure qui nous dirige ; et écouter plus attentivement le langage d'une cons-

cience qui trompe rarement l'homme attentif à sa voix.

XXXVII.

Veux-tu apprendre à bien mourir ? Apprends auparavant à bien vivre.

XXXVIII.

Des hommes abjects et vils pourront-ils, même avec des talens, servir la patrie ? Non, sans doute. Tant qu'ils ne sont pas élévés aux emplois, ils ne pensent qu'à les obtenir ; quand ils y sont élevés, ils ne pensent qu'à ne les pas perdre. Il n'est rien dont ils ne soient capables pour y parvenir ou pour les conserver : ils ne craindront ni la honte, ni le crime.

XXXIX.

Si l'on n'élevoit aux emplois que les

bons, les méchans ne le seroient pas long temps.

XL.

Si tu es sévère pour toi, doux et indulgent pour les autres, tu ne seras jamais haï de personne.

XLI.

Lorsqu'il s'agit du salut de la patrie, ne consulte pas ; expose ta vie.

XLII.

Ne t'afflige point de la mort d'un frère, il t'en reste tant d'autres sur la terre !

XLIII.

Heureux celui qui peut dire : « La tourterelle gémit seule dans le silence des bois ; mais dans mon affliction, j'ai un

frère qui la partage ! l'ami le plus tendre ne cherche qu'à consoler ma douleur ; mon frère la sent comme moi, c'est la sienne ! On partage son bonheur avec ses amis ; la présence d'un frère l'augmente : les fêtes les plus agréables sont celles où je vois le mien ; le festin le plus délicieux, celui où il est à mes côtés ! sa présence épanouit mon ame ; je la verse toute entière dans son sein ! » Une épouse aimable et vertueuse vous enivre des douceurs de l'hymen ; des enfans dignes de vous, comblent vos désirs : si vous voulez assurer votre bonheur, que l'amitié fraternelle le cimente.

XLIV.

Travaille à purifier tes pensées : si tes pensées ne sont point mauvaises, tes actions ne le seront point.

XLV.

Celui qui, dans ses études, se donne tout entier au travail et à l'exercice, et qui néglige la méditation, perd son temps; mais aussi, celui qui s'applique tout entier à la méditation, et qui néglige le travail et l'exercice, ne peut que s'égarer et se perdre. Le premier ne saura jamais rien d'exact; ses lumières seront toujours mêlées de ténèbres et de doutes; et le dernier ne poursuivra que des ombres : sa science ne sera jamais sûre, elle ne sera jamais solide. Travaille, mais ne néglige pas la méditation. Médite, mais ne néglige pas le travail.

XLVI.

Lorsqu'on ne peut apporter à un mal aucun remède, il est inutile d'en cher-

cher. Si, par tes avis et tes remontrances, tu pouvois faire que ce qui est déjà fait ne le fût point, ton silence seroit criminel. Mais il n'y a rien de plus froid qu'un conseil dont il est impossible de profiter.

XLVII.

L'amour ou la haine du peuple ne doit pas être la règle de ton amour ou de ta haine ; examine s'ils ont raison.

XLVIII.

Abandonne sans balancer ta patrie, lorsque la vertu y est opprimée, et que le vice y a le dessus. Mais si tu n'as pas fait dessein de renoncer aux maximes du siècle dans ta retraite et dans ton exil, demeure dans ta misérable patrie : à quel dessein en sortirois-tu ?

XLIX. (1)

Si vous avez de l'humanité, vous sentirez que tout affligé est respectable.

---

(1) De Sée-Ma-Koang, philosophe chinois, qui vécut dans le milieu du onzième siècle. Il se distingua dans ses études, avec cette supériorité qui n'appartient qu'au génie. Dès sa vingtième année, il fut élevé au grade de docteur; il parvint ensuite à la dignité éminente de mandarin de Sout-Chéou, et enfin à celle de chef des censeurs de la cour. Son intégrité, sa franchise, et cet esprit de liberté incorruptible qui l'anima dans ses fonctions, lui firent un grand nombre d'ennemis. Désespéré de son impuissance à faire tout le bien qu'il désiroit, il sollicita sa démission, et l'empereur ne la lui accorda qu'à regret. Alors il jouit de lui tout entier : il reprit ses anciennes études ; et, dans l'espace de quinze années, associé à quelques savans du premier

L.

La véritable instruction n'est pas séparée de la douceur : conseille, et ne commande pas ; persuade, et ne décide point.

L I.

Le bonheur est un rayon de soleil, que la moindre ombre vient intercepter : l'adversité est quelquefois la pluie du printemps.

L I I.

L'esprit est la fleur ; la raison, le fruit.

---

ordre, il parvint à terminer un ouvrage important, projeté dans l'exercice de divers postes qu'il avoit occupés : c'est une histoire de la Chine, que l'on considère encore aujourd'hui comme une des meilleures productions en ce genre.

L I I I.

Avant que de chercher à te faire des amis, commence par devenir le tien.

L I V.

Au bout de ton char, vois toujours ton cercueil.

L V.

Ne t'enorgueillis point d'une pauvreté volontaire : celui qui foule aux pieds les moyens d'être utile, est un insensé; il manque essentiellement à la société : le devoir de l'homme est d'augmenter ses facultés de bienfaisance.

L V I.

Il n'est point de superflu pour l'homme bienfaisant.

LVII.

La réputation est le son d'une cloche : le son de la mauvaise réputation ne tarde pas à se dissiper ; celui de la bonne se propage, au lieu de diminuer.

LVIII.

Le tranquille ruisseau ne produit pas le bruit du torrent impétueux : celui-là arrose, celui-ci inonde.

LIX.

Pour que le soleil soit l'astre nourricier de la nature, il ne faut pas qu'il brûle.

LX.

L'éducation est souvent un masque qui sert à cacher la laideur ; mais elle ne donne point un autre visage.

LXI.

Il n'est point de politique aussi profonde que la science des ménagemens qu'on doit à l'infortune ; et il est peu de gens qui puissent se flatter de ne l'avoir point offensée.

LXII.

L'amour-propre est comme le vent : le vent rafraîchit les airs, amène les pluies fécondes et nourricières ; il déchaîne aussi et pousse les orages désastreux sur nos campagnes : l'amour-propre excite dans l'ame les passions nobles et utiles à notre nature, et il soulève ces tempêtes morales qui attaquent notre repos, nos vertus, et souvent les détruisent.

LXIII.

Imaginer un bonheur pur, c'est vouloir un ciel sans nuages.

LXIV.

LXIV.

La jeune fille est une fleur, la femme est un fruit : si le fruit se trouve mauvais, quel souvenir restera-t-il de la fleur ?

LXV.

L'ivresse ne produit pas les défauts, elle les décèle ; la fortune ne change point les mœurs, elle les découvre.

LXVI.

A quelle épreuve se distinguent les vrais plaisirs des faux ? Ceux-là laissent dans l'ame une sorte d'odeur suave, un parfum qui ne se perd point ; ceux-ci, à peine goûtés, ont fui de la mémoire, ou, s'ils y reviennent encore, c'est pour y retracer des souvenirs désagréables.

LXVII.

Le dernier période de la maladie, est

de ne point sentir son mal : celui qui peut se livrer au crime sans remords, revient difficilement à la vertu.

LXVIII.

Les larmes de l'innocence opprimée sont les vapeurs qui forment la foudre.

LXIX.

Travaille le jour, pour avoir le droit de te reposer la nuit.

LXX.

Si tu as commis une mauvaise action, de quel front oseras-tu te montrer devant tes ancêtres ?

LXXI.

Quitte ta prière pour faire le bien.

LXXII.

Défends-toi de goûter des plaisirs qui coûtent des larmes à ton frère.

LXXIII.

Si tu as horreur de faire commerce de poisons, tremble que ta langue ne soit l'organe de la calomnie.

LXXIV.

Il vaudroit mieux jouer le rôle d'assassin, que celui de calomniateur : l'assassin ne donne qu'une mort, le calomniateur en donne mille.

LXXV.

Sois le premier aux champs et le dernier dans ton lit.

LXXVI.

Défie-toi de l'eau des citernes.

LXXVII. (1)

On peut faire la guerre ; mais avant que d'en venir à ces extrémités, il faut être bien assuré qu'on a l'humanité pour

---

(1) De Sun-Tsée, l'un des plus grands capitaines de la Chine. Les livres classiques de l'art militaire sont écrits dans les mêmes principes. Les législateurs chinois jugèrent que la nation ne devoit faire usage de sa force, que pour défendre la patrie contre les usurpateurs, la liberté contre les tyrans, la tranquillité contre les perturbateurs, ou se procurer, selon les règles de la raison, de la justice et de l'humanité, des terres nécessaires pour la subsistance.

« La morale politique de la Chine, dit l'abbé Pluquet, tend à étouffer l'ambition féroce, inhumaine et sanguinaire, qui enfante ces fléaux du genre humain, connus sous le nom de conquérans. Une politique qui apprend aux souverains et aux peuples, qu'ils

principe, la justice pour objet, la droiture pour règle. On ne doit se déterminer à attenter à la vie de quelques hommes, que pour conserver la vie à un plus grand nombre : on ne doit vouloir troubler le repos de quelques particuliers, que pour assurer la tranquillité publique : on ne doit nuire à certains individus, que pour faire du bien à l'espèce : on ne doit vouloir que ce qui est légitimement dû ; ne

---

ne doivent s'estimer, et qu'ils ne peuvent être heureux qu'en suivant les lois de la raison, de la justice et de l'humanité, ne porte jamais un souverain ou un peuple à faire usage de sa puissance, que pour le bonheur des hommes ; elle fixe chaque nation dans son territoire, et produiroit une paix générale et perpétuelle sur la terre, si elle étoit la politique de tous les peuples. » On peut consulter aussi, à ce sujet, Noël de *Ethicâ sinensi*, part. 3, sect. 2.

le vouloir que parce qu'il est dû, et ne l'exiger que comme il est dû. Il résulte de-là, que la nécessité seule doit mettre les armes à la main. Or, si l'on ne fait la guerre que par nécessité, et avec les conditions que je viens d'indiquer, on aimera ceux même contre qui l'on combat ; on saura s'arrêter au milieu des plus brillantes conquêtes ; on sacrifiera la valeur à la vertu ; on oubliera ses propres intérêts pour rendre aux peuples, tant vainqueurs que vaincus, leur première tranquillité et le repos dont ils jouissoient auparavant.

LXXVIII.

Le Tien récompense tous ceux qui se dévouent pour la patrie ; il punit ceux qui la trahissent ou qui ne la défendent pas.

LXXIX.

La guerre est, par rapport au peuple, ce qu'une violente maladie est par rapport au corps ; l'une demande autant de précautions que l'autre. Dans les maladies, il y a le moment d'appliquer les remèdes, le temps de les laisser agir, et celui où ils doivent produire leurs effets. Dans la guerre, il y a le temps de la commencer, le temps de la pousser, celui de la suspendre ou de la terminer. Ne pas faire ces distinctions, ou, si on les fait, n'y avoir pas les égards nécessaires, c'est n'avoir aucun objet réel, c'est vouloir tout perdre, c'est n'avoir point d'humanité.

LXXX. (1)

Que l'amitié ne t'aveugle pas sur les

(1) Du Liki, un des livres canoniques des Chinois.

défauts de ton ami, ni la haine, sur les bonnes qualités de ton ennemi.

LXXXI.

La politesse défend de parler beaucoup, et la probité de parler mal de qui que ce soit.

LXXXII.

On ne parle point de vieillesse, ni d'âge avancé, en présence de ses père et mère.

LXXXIII.

Le meurtrier de ton père ne doit pas rester sous le ciel avec toi.

LXXXIV.

Rendre le bien pour le mal, c'est conquérir tous les cœurs à la bienfaisance; rendre le mal pour le bien, c'est armer toutes les mains de poignards.

LXXXV. (1)

Qui n'aime pas ses parens, ne peut aimer personne.

LXXXVI. (2)

Semblable aux tiges brillantes qui font

---

(1) Du Hiao-King, ou livre canonique sur la piété filiale. Les savans ont fait un grand nombre de dissertations sur cet ouvrage : ce qu'on y voit de plus clair, c'est qu'on l'a toujours attribué à Confucius, et qu'il n'est pas historiquement démontré qu'il en soit l'auteur.

(2) Du Chi-King, du Tchoung-Kia-Pao, et de divers poëtes chinois.

La piété filiale est à la Chine, depuis 35 siècles, ce qu'est actuellement parmi nous l'amour de la patrie et de la liberté : un mot qui l'attaqueroit, seroit un cri de guerre, un

la gloire et la conservation de la racine qui les a produites, sois la joie et le soutien de tes parens : n'imite point ces rejetons stériles qui épuisent la racine qui les

---

signal de combat : elle y a perpétué, de génération en génération, ce respect universel pour l'antiquité, cette beauté de morale, ce zèle pour la chose publique, ces vertus sociales et patriotiques, qui l'ont conservée au milieu des ruines de tous les autres états.

« Le vaste et populeux empire des Chinois, dit Voltaire, étoit déjà gouverné comme une famille, quand nous étions errans en petit nombre dans la forêt des Ardennes. Leur religion étoit simple, sage, auguste, libre de toute superstition et de toutes barbaries, quand nous n'avions pas même encore de Teutatès, à qui des Druides sacrifioient les enfans de nos ancêtres dans de grandes mannes d'osier. » *Essai sur les Mœurs*, tom. I, pag. 108.

a nourris, et lui donnent la mort en se séchant.

LXXXVII.

Un frère est un ami qui nous est donné par la nature.

LXXXVIII.

Le travail est le gardien de l'innocence des femmes : ne leur laissez pas le temps d'être oisives.

LXXXIX.

Les perles et les pierreries, la soie et l'or dont une fille se pare avec tant d'étude, sont un vernis transparent qui fait mieux paroître ses défauts. Tous les siècles l'ont dit au nôtre : *La sagesse et la vertu sont la plus touchante parure du sexe.*

XC.

On devine ce que sera une fille dans la maison de son époux, en voyant ce qu'elle est dans celle de ses parens.

XCI.

Un regard fier et impérieux décèle un grand orgueil dans une jeune personne. Plus elle veut montrer d'esprit, en relevant les défauts et les torts des autres, plus elle révèle le secret de son mauvais cœur.

XCII.

Les cœurs des époux doivent être l'écho l'un de l'autre : un mari doit à son épouse tous les sentimens qu'il en exige; et son bonheur dépend encore plus de ce qu'il est pour elle, que de ce qu'elle est pour lui.

XCIII.

XCIII.

La piété filiale n'est jamais oisive dans un cœur vertueux : tout lui sert d'aliment, et elle prend occasion de tout pour s'étendre et s'animer.

XCIV.

La piété filiale produit les mêmes sentimens et les mêmes soins dans tous les climats. Le barbare qui erre dans les bois, au gré de ses besoins, apprend mieux de son cœur ce qu'un fils doit à un père et à une mère, que les sages ne l'enseignent dans leurs livres.

XCV.

Il ne faut ni science, ni talens, ni richesses pour signaler sa piété filiale : il ne faut qu'un cœur tendre et sensible.

XCVI.

L'armée la plus invincible, est celle où les pères pensent souvent à leurs enfans, les fils à leurs parens, les frères à leurs frères.

XCVII.

La piété filiale étoit la vertu de tout le monde, dans l'antiquité ; on ne remarquoit que ceux qui en avoient le moins.

XCVIII.

C'est remuer le poignard dans une plaie sanglante, et l'y enfoncer plus avant, que de faire rougir la vieillesse d'un père ou d'une mère, de leur ancienne prédilection.

XCIX.

La mort la plus heureuse est celle d'un

fils qui sauve la vie à son père, aux dépens de la sienne.

C.

Les triomphes de la piété filiale, sont les seuls qui n'ont point coûté de larmes et qui n'en font point répandre; ou s'ils en ont coûté, s'ils en font répandre, ce sont des larmes de joie et d'attendrissement.

C I.

Tout scélérat a commencé par être mauvais fils.

C I I.

Qui ramasse avec respect le bâton de son père, ne battra pas son chien. Qui baille de ses vieux contes, ne pleurera guères sa mort.

C I I I.

Toutes les vertus sont en péril, quand la piété filiale est attaquée.

C I V.

Louer son fils, c'est se vanter : blâmer son père, c'est se flétrir.

C V.

A quelque héroïsme que s'élève la piété filiale, elle n'est à craindre que pour les tyrans ; et qui s'alarme de ce qu'elle pourroit entreprendre, commence à l'être.

C V I.

On n'a commencé à tourner les vieillards en ridicule sur le théâtre, que lorsqu'on a commencé à rire des pères et des mères, dans les compagnies.

C V I I.

On ne console un fils de la mort de son père, qu'en versant des larmes avec lui et en partageant sa douleur.

CVIII.

Ce ne sont ni les menaces, ni les reproches, ni les emportemens de son père, qu'un fils bien né redoute ; c'est son silence : un père ne se tait que parce qu'il n'aime plus, ou ne se croit plus aimé.

CIX.

Qu'un mari ne cesse jamais de chérir sa femme et de l'estimer. Si sa figure n'est pas séduisante ; si la nature ne lui a pas prodigué les dons de l'esprit, ce n'est point une raison pour la haïr ou la mépriser. Outre que ces avantages sont presque toujours plus nuisibles qu'utiles, songe que tu as choisi cette épouse que tu dédaignes aujourd'hui, et que la rendre malheureuse, c'est nécessairement te rendre malheureux toi-même : songe,

sur-tout, qu'elle est la mère de tes enfans.

C X.

Qui cache ses chagrins à un père et à une mère, ne leur en causera pas.

C X I.

La droiture est l'aliment de la piété filiale. Qui sait mentir, ne sait ni aimer, ni respecter ses parens.

C X I I.

Nul fils n'est jamais innocent, quand sa mère le croit coupable.

C X I I I.

On peut se faire un grand nom, sans avoir un mérite réel; mais on ne peut pas avoir un vrai mérite, sans être honnête homme; ni être honnête homme, sans

piété filiale ; et qui n'est pas honnête homme, n'est rien.

CXIV.

Le portrait d'un père n'est qu'un tableau pour des étrangers ; mais pour un fils, c'est un livre qui lui enseigne tous ses devoirs et le presse de les remplir.

CXV.

Le fils le plus à plaindre, est celui qui déplaît à ses parens ; et le plus malheureux, celui qui ne les aime pas.

CXVI.

Qui est bon fils, est bon frère, bon époux, bon père, bon parent, bon ami, bon voisin, bon citoyen.

CXVII.

Qui craint que le tonnerre n'éveille ses

parens, n'a pas peur qu'il tombe sur lui.

CXVIII.

Il n'y a que les mauvais fils qui aient des marâtres.

CXIX.

Un fils tendre et vertueux n'a ni goût ni sentiment à lui : ce qui plaît à ses parens, lui plaît ; ce qui les afflige, l'afflige : son cœur n'est que l'écho du leur.

CXX.

On sert mal sa patrie, quand on la sert aux dépens de la piété filiale : il est odieux de commencer par être mauvais fils, pour être bon citoyen.

CXXI.

Quand les frères et les sœurs n'ont qu'un

cœur, les pères et les mères n'ont point de prédilection.

CXXII.

Oh! qu'un mot, une larme, un soupir de leurs enfans ont de pouvoir sur le cœur d'un père ou d'une mère! ils y ont été trompés cent fois, et ils y croient encore.

CXXIII.

La piété filiale naît dans l'homme avec l'homme, le couronne de fleurs dans son berceau, et le conduit à l'héroïsme avant qu'il puisse le connoître ou même le nommer.

CXXIV.

Vieillir, souffrir, mourir, les richesses ne sont pas un remède à tout cela; mais par l'abus des richesses on vieillit plutôt,

on est plus souvent malade, et l'on arrive plutôt à la mort.

CXXV.

L'indigence et l'obscurité produisent le travail et l'économie; de ces vertus, naissent les richesses et les honneurs: les honneurs et les richesses enfantent l'orgueil et le luxe; l'orgueil et le luxe sont accompagnés de l'oisiveté et du désordre, qui ramènent bientôt la misère.

CXXVI.

La disette se fait sentir, le peuple souffre la faim; s'il voit des chiens, des chevaux bien gras, bien nourris, employés au service du luxe, il est en droit de penser que ces animaux mangent le pain qui lui manque.

CXXVII.

Les richesses produisent de grands soins ; les enfans entraînent beaucoup de sollicitudes ; et la longue vie, des maux de longue durée.

CXXVIII.

Fier de ton rang, gonflé de ta science, tu regardes les autres avec mépris ; tu ressembles à cet enfant qui, fièrement assis sur un monceau de neige, s'applaudit de son élévation : le soleil darde ses rayons, la neige, fond et le petit orgueilleux tombe dans la fange.

CXXIX.

Celui qui réfléchit, s'instruit ; celui qui lit ou agit sur parole, confirme son ignorance et se met en danger.

CXXX.

Peu de gens périssent par le poison; cependant il fait horreur. Les délices de la volupté tuent des hommes sans nombre, et personne ne les redoute.

CXXXI.

Tel a pensé mourir de joie, quand il a obtenu son premier emploi, qui, monté ensuite à de plus hautes dignités, est mort de douleur de n'avoir pas obtenu celle qui étoit supérieure à toutes les autres.

CXXXII.

Si tu n'as pas exercé des charges publiques, tu ne sais pas combien il est difficile de gouverner les peuples; si tu n'as pas eu d'enfans, tu ne connois point les sollicitudes d'un père.

CXXXIII.

Maison de paille, où l'on rit, vaut mieux qu'un palais où l'on pleure.

CXXXIV.

Un postillon a plutôt fait une lieue, que le paresseux n'a fini d'ouvrir un œil.

CXXXV.

Une femme laborieuse arrange sans cesse ses meubles : un lettré studieux dérange sans cesse ses livres.

CXXXVI.

L'esprit a beau faire plus de chemin que le cœur, il ne va jamais si loin.

CXXXVII.

Le vice empoisonne les plaisirs, la passion les frelate, la modération les ai-

guise, l'innocence les épure, la bienfaisance les multiplie, l'amitié les perpétue.

CXXXVIII.

La vertu est belle dans les plus laids, et le vice est laid dans les plus beaux.

CXXXIX.

Il n'y a de tache qu'en un endroit, et tout l'habit est gâté.

CXL.

Les cœurs les plus faciles à se donner, sont aussi les plus prompts à se reprendre.

CXLI.

L'héritage le plus sûr, est celui des vertus.

CXLII.

Les plaisirs délicieux de l'innocence

ne sont une chimère que pour les hommes pervertis.

CXLIII.

Le sage est grand dans les plus petites choses : le méchant est petit dans les plus grandes.

CXLIV.

Plus une jeune personne est belle, plus elle perd à n'être pas modeste.

CXLV.

Les plus beaux chemins ne sont pas ceux qui vont le plus loin.

DES TURCS.

LES TURCS sont descendus des Scythes, qui habitoient entre le Pont-Euxin et la mer Caspienne. Ottoman commença leur empire en 1300. Pruse, et par corruption, Burse ou Bourse, de Bythinie, en fut d'abord le siége; depuis, ce fut Andrinople, et ensuite Constantinople.

Les Turcs, en général, sont sobres, sincères, polis, fiers et braves. Ils suivent la religion de

Mahomet, et vivent sous une monarchie absolue.

Ils cultivent les sciences et les belles-lettres ; mais ils ont fort peu de livres imprimés et beaucoup de manuscrits, dont l'acquisition est difficile et dispendieuse pour les étrangers.

Ils ont dans leur langue, et sur-tout en poësie, des morceaux très-bien écrits, pleins d'imagination, de feu et de délicatesse.

I. (1)

Si un ignorant reconnoît en soi-même une seule vertu, il croit en avoir cent; et s'il a d'ailleurs mille imperfections, il n'en aperçoit aucune. Lorsqu'il considère quelque excellent homme, s'il remarque en lui quelque défaut, il lui semble en voir mille.

II.

Homme orgueilleux! ton palais a englouti d'immenses trésors : tout le monde en admire la magnificence; mais, hélas!

---

(1) De Lamaï, dans ses *Lathaïf* ou *Plaisanteries*. Nous avons encore de lui le *Bahar* ou le *Printems*. Il mourut l'an 958 de l'hégire. Il faut bien se garder de le confondre avec Lamaï-Hakim, poëte persan, dont la poësie étoit froide et languissante.

le sarfar (1) y pénétrera comme ailleurs.

III.

Les rochers témoignent, par leurs échos, d'être touchés des airs d'une voix agréable ; les tulipes et les roses se déchirent au gazouillement des oiseaux ; les chameaux même se réjouissent aux chansons de leur chamelier : il faut être plus dur qu'une pierre et plus ravallé qu'une bête, pour demeurer insensible à la poësie et à la musique.

IV. (2)

Ce que l'appétit est à la nourriture, l'occupation l'est au plaisir : ni l'un ni

---

(1) C'est-à-dire, le vent de la mort.

(2) De Mehemet-Effendi, l'un des principaux ornemens de la morale turque. Son livre est intitulé : *Des Mœurs*, ou *Sagesse*

l'autre n'y mettent la saveur ; mais tous deux l'y font trouver, avec cette différence, que l'appétit ne tient pas lieu de nourriture, et qu'une occupation agréable la remplace.

V.

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices. L'homme instruit

---

pratique, *morale*, *économique*, *politique*. On y trouve rassemblées la doctrine de Nassireddin, philosophe persan ; la morale de Gelali ; les moralités de Muchsin, et la plupart des choses que les anciens grecs et latins ont écrites sur les mœurs. Il a coutume de définir les vertus, d'en montrer les avantages, d'enseigner les moyens d'y arriver, et de faire connoître les dangers et les remèdes des vices. *Voyez* Todérini, *Littérature des Turcs*.

peut bien n'être pas heureux ; mais il a de plus que l'ignorant, de savoir ce qu'il doit faire pour sortir du malheur.

V I.

L'érudition n'est pas la science, de même que les matériaux ne sont pas le bâtiment. (1)

V I I.

Il est plus aisé d'être sage pour les autres, que de l'être pour soi-même : nous avons tous assez de force pour supporter les maux d'autrui.

V I I I.

Il est plus honteux de se défier de ses amis, que d'en être trompé.

---

(1) Montaigne a dit dans le même sens : « *N'examinez pas combien un homme sait, mais comment il sait.* » *Voyez* ses Essais.

IX.

Il y a deux choses qu'on ne peut regarder fixement : le soleil et la mort.

X.

Quelque différence apparente qu'il y ait entre les fortunes, il y a néanmoins une certaine compensation de biens et de maux, qui les rend égales.

XI. (1)

La vie est une lampe : jouis-en tandis

---

(1) Du Feranameh, livre estimable de morale et de politique, dédié à l'un des trois fils du sultan Amurat III, empereur de Constantinople, par Navali, son précepteur. Ce livre est fait dans le goût de ceux qu'Aristote composoit pour Alexandre. *Voyez* Todérini.

qu'elle brûle. Si tu dors, c'est autant de perdu.

XII.

Es-tu malheureux en cette vie? Imite le voyageur qui, lorsqu'il est mal dans une auberge, se console en réfléchissant qu'il ne fait que passer.

XIII.

Il n'y a point d'accidens si malheureux, dont les habiles gens ne tirent quelqu'avantage; ni de si heureux, que les imprudens ne puissent tourner à leur préjudice.

XIV.

La science est la plus digne parure de l'homme; elle semble nous tirer du néant, et nous donner une nouvelle existence: c'est la source de la tranquillité et du

bonheur; c'est le centre de la véritable gloire, et le lien qui enchaîne les cœurs à la bienfaisance. On la compare à une mer sans bornes et sans fond : les savans qui la parcourent, ne méritent que le nom d'ignorans. Que sera-ce de la vraie ignorance? C'est la mort, comme la science est la vie. Garde-toi donc de te mettre au rang des morts. Mais n'étudie pas les sciences d'une manière superficielle : la perle ne se trouve point sur le rivage de la mer ; il faut plonger dans ses abymes pour l'en arracher.

XV. (1)

L'ignorance est la source d'où découlent tous les maux qui affligent cet uni-

---

(1) De Nabi-Effendi, poëte très-estimé, qui fleurissoit vers la fin du siècle passé. On a de lui un Divan, ou Recueil de poësies, et vers ;

vers ; l'aveugle superstition, l'irréligion, la barbarie, destructrices des arts, marchent à ses côtés ; elle est suivie de la honte, du mépris et de la bassesse.

XVI.

Ne sacrifiez personne à la fureur de dire un bon mot ; semblable à une flèche aigue, il perce le cœur de celui contre lequel il est lancé. Une raillerie fine et délicate est l'ame de la conversation, et en fait tout le sel ; mais combien peu de gens la savent manier, et qu'il est difficile de ne la point pousser trop loin !

---

différentes lettres écrites aux grands de la Porte, que l'on regarde encore aujourd'hui comme un modèle de la vraie éloquence.

XVII.

En faisant du bien aux autres, on s'en fait à soi-même.

XVIII.

La trop grande crédulité et l'extrême défiance, sont deux défauts opposés qu'il faut éviter : l'on ne doit ni croire aveuglément tout ce que l'on dit, ni douter de tout ce que l'on entend. Le flambeau du discernement doit nous éclairer, et nous montrer où est la vérité.

XIX.

Tous les hommes sont égaux. La vertu seule, et non pas la fortune, devroit mettre de la différence entr'eux. (1) Ne

(1) Voltaire a dit :

Les mortels sont égaux : ce n'est pas la naissance,
C'est la seule vertu qui fait leur différence.

faites donc sentir à personne la supériorité de votre rang. Soyez accessible et affable à tout le monde : la véritable grandeur est humaine. N'ayez pas un front dédaigneux, ni un œil où semblent résider l'orgueil et le mépris des autres. Que votre visage, loin d'inspirer la terreur, porte par-tout la sérénité, et annonce la bonté de votre ame.

X X.

Il y a un juste milieu entre le silence et la trop grande abondance de paroles. On fuit l'homme taciturne ; et un grand parleur est regardé comme le tyran de la conversation. La nature qui ne nous a donné qu'un seul organe pour la parole, nous en a donné deux pour l'ouie, afin de nous apprendre qu'il faut plus écouter

que parler. (1) Soyez concis dans vos narrations : le véritable moyen de plaire, est de dire beaucoup en peu de mots, et d'instruire en amusant.

XXI.

Que la musique (2) ait de l'empire sur votre ame ; abandonnez-vous à toutes

---

(1) Cette pensée me rappelle les deux vers suivans de Caton le censeur, que Nabi-Effendi n'avoit certainement jamais lus, car il ne savoit pas un mot de latin :

Os unum natura, duas formavit et aures ;
Ut plus audiret, quàm loqueretur homo.

(2) Les Turcs n'avoient point l'art ou la science de la musique avant l'an de l'hégire 1047, (de l'ère vulgaire 1677) où Amurat IV prit Bagdad. Ce conquérant féroce avoit ordonné que trente mille Persans fussent égorgés sous ses yeux. Cette cruelle boucherie

ses impressions ; qu'elle vous enlève et vous transporte hors de vous-même. La musique, ainsi que la poësie, peint les objets à l'esprit ; elle exprime les différentes passions ; elle a des ressorts secrets, tantôt pour nous attendrir, tantôt

---

étoit déjà exécutée en grande partie, lorsque Schah-Culi, l'Orphée de la Perse, trouva moyen de se présenter devant le sultan, en chantant sur son scheschadar (sorte de psaltérion qui ressemble à la harpe) la ruine tragique de Bagdad et le triomphe du vainqueur, avec un enthousiasme excité par le sentiment le plus passionné. Le concert fut si touchant et si merveilleux, que le cœur dur de ce prince barbare s'amollit, et il ne put s'empêcher de verser des larmes de compassion. Le carnage fut suspendu, et l'excellent joueur d'instrument sauva la vie à un peuple immense. *Voyez* Cantémir, Todérini, etc.

pour nous mettre en courroux : l'on diroit, dans ces instans, que le cœur est d'intelligence avec les oreilles.

XXII.

Le jardin de la poësie est sec et aride, s'il n'est arrosé des eaux de la philosophie.

XXIII.

Mettez un frein à votre ambition, et ne soupirez pas après les honneurs. Plus vous serez élévé, plus vous serez malheureux : le bonheur est dans la médiocrité; il n'est pas dans les richesses et les hautes dignités. Un ruisseau qui roule paisiblement ses eaux, suffit pour fertiliser votre jardin; un torrent impétueux, en l'inondant, le détruiroit.

XXIV. (1)

O toi ! qui regardes les pauvres avec

(1) De Chemsi, poëte célèbre.

dédain, pense que Dieu est le distributeur des biens, et que si tu en as reçu plus que les autres, c'est pour en verser une partie dans le sein de l'indigence. Aujourd'hui, il est en ton pouvoir de faire du bien ; demain il ne sera plus temps. Ce monde trompeur est parsemé de routes séduisantes, sur lesquelles se trouvent les jeux, les ris et les plaisirs ; évite-les, pour marcher avec constance dans le chemin de la vertu : c'est le seul qui conduit au souverain bien.

XXV.

Où sont ces conquérans fameux, qui ont rempli l'univers du bruit de leurs exploits ? Où sont ces monarques superbes, sur lesquels leurs sujets osoient à peine lever un œil tremblant ? Ils ont disparu de dessus la surface de la terre, ou plutôt

ils ne sont plus que cendre et que poussière. (1)

XXVI.

Que sont devenues ces beautés divines, qui traînoient à leur char une foule d'amans ? Leurs beaux yeux noirs, qui ont causé tant de maux, se sont éteints, et ont été couverts des ténèbres de la mort ; leur bouche, jadis plus vermeille

---

(1) Cette pensée a été imitée ainsi par un de nos poëtes :

Où sont tant de superbes rois ?
Ces conquérans, maitres du monde,
Qui de leurs glorieux exploits
Remplissoient la terre et l'onde,
La mort les soumet à ses lois.
C'est là que leur grandeur se brise ;
Et, de leurs titres superflus,
Il reste, pour toute devise :
Ils ne sont plus !

que les roses, s'est flétrie ; et leur corps, autrefois plus blanc que l'albâtre, n'est plus qu'un monceau de terre.

XXVII.

Le savant se tait, et, malgré son silence, mille traits lui échappent, qui décèlent ses connoissances : c'est un parfum précieux qui, bien que renfermé dans un vase, n'en exhale pas moins une odeur suave.

L'ignorant s'empare de la conversation, et crie à pleine tête : il ressemble à un tambour qui frappe l'air de sons aigus, mais dont le dedans est vuide.

XXVIII.

La vertu fait les délices des gens de bien, et force même les méchans à lui rendre hommage.

XXIX. (1)

Comment les lois seroient-elles respectées, puisque les cadis, qui en sont les dépositaires, sont les premiers à les éluder? Le temple de la justice est devenu celui de la fourberie et de la fausseté. L'or, l'argent et la volupté sont les seules divinités que l'on adore dans ce siècle pervers.

XXX.

Ne sois point le premier à annoncer une mauvaise nouvelle; il vaut mieux qu'elle s'apprenne par un autre. N'imite point la chouette et le hibou, dont les

---

(1) De Veisi-Effendi, auteur d'une excellente satyre contre les mœurs de son siècle. Il avoit passé la plus grande partie de sa vie à Constantinople.

cris lugubres alarment tout le voisinage. Ressemble plutôt à l'aimable rossignol qui, par son chant mélodieux, nous apprend le retour du printemps.

XXXI. (1)

Que des louanges et des expressions de reconnoissance envers Dieu, précèdent et terminent sans cesse nos actions ! Envers ce Dieu qui, tout impénétrable qu'il est à l'homme, se manifeste sans cesse à nous, par tout ce qui existe; qui n'a point de commencement ; que rien n'a précédé ; qui verra la fin de tout et qui ne finira jamais : créateur adorable, qui a tiré du néant le jour et la nuit; qui est le principe de la vie; qui a donné l'existence à tout ce qui est périssable, comme à tout

---

(1) Du Cheikh-Husrew-Chirin, sur les perfections de Dieu.

ce qui est incorruptible : substance pure, dont la puissance a créé les deux mondes avec la même facilité, la même promptitude que nos yeux jettent un regard : intelligence infinie, qui connoît toutes les créatures, même les plus imperceptibles, rampant sur la terre ou au fond des mers ; qui, toujours prête à nous écouter, entend tout, et pour qui les prières les plus secrètes sont des cris perçans qui frappent ses oreilles attentives ! La nature de notre ame, ce rayon que nous tenons de lui, et que nos sens ne peuvent appercevoir, nous explique le mystère de son invisibilité ; et l'immensité du monde qu'il gouverne, nous prouve son existence. Dieu est lui-même le commencement et la fin, l'intérieur et l'extérieur de tout. Tout lui appartient, tout vient de lui, tout est en lui.

XXXII.

XXXII. (1)

Ce que la plume du destin a écrit, tout l'art des hommes ne peut l'effacer. Dieu seul est au-dessus de tout.

XXXIII.

Tenter l'impossible, entreprendre ce qui ne peut réussir qu'à notre détriment, s'en faire accroire, et s'applaudir avec orgueil de ce qu'on a projeté : égaremens déplorables de l'humanité, que tout homme sage doit éviter ; joie passagère d'un jour, à laquelle succèdent des années de chagrins !

XXXIV.

Comment l'homme qui réfléchit sé-

---

(1) De divers moralistes turcs.

rieusement sur ce monde méprisable, peut-il s'abandonner à la joie ? Quels biens y trouve-t-il qui puissent l'y attacher ? Il y est entré en pleurant ; il pleure en le quittant. La roue du siècle est comme celle d'un moulin, où chacun se présente à son tour pour voir broyer les instans de sa vie.

XXXV.

La mort nous tend incessamment ses filets : pense que tu seras un jour sa proie ; qu'elle renverse du même bras et les superbes palais et les Césars (1) qui les ha-

---

(1) Les Turcs, très-ignorans dans l'histoire, confondent, sous la dénomination des *Césars*, tous les empereurs du haut et bas empire, et les empereurs grecs. Ils les nomment *Kaisser Roum*, c'est-à-dire, *les Césars de Rome*.

bitent. Trône, couronne, prince, tout disparoît : il ne reste qu'un vain nom. Hélas ! un faux pas suffit pour terminer tes jours ; c'est la chute de l'éléphant qui ne peut plus se relever. Erreur déplorable du méchant, qui cherche son bonheur dans les forfaits ! il meurt, et sa mémoire est en exécration.

XXXVI.

Fuis tout démêlé avec l'homme sans probité ; c'est un mauvais arbre qu'il faut abandonner à la coignée.

XXXVII.

Recueille comme autant de perles précieuses, les paroles de ceux qui sont une mer de science et de vertu.

DES ARABES.

L'ORIGINE des Arabes se perd dans la nuit des temps ; et le commencement de leur histoire est un tissu de fables qui se détruisent les unes par les autres. Avant leur législateur, leurs connoissances se réduisoient à quelques traditions nationales, contenues dans les ouvrages de leurs poëtes, qu'ils apprenoient par cœur dès l'enfance, et qui se conservoient ainsi d'une génération à l'autre. Mais, de-

puis Mahomet, elle fut écrite avec soin, et fixa principalement leur attention.

Si la poësie n'est point née dans les cieux; s'il faut chercher son berceau sur la terre, quelle contrée pourroit disputer à l'Arabie l'honneur de lui avoir donné la naissance? Sous quels pinceaux vit-on jamais l'art de créer et d'embellir la fiction, se déployer avec plus de chaleur et de passion, avec plus d'énergie et de magnificence, avec une abondance plus véritablement inépuisable? Nulle part l'esprit n'a plus de saillies, l'ame plus de fougue

et d'essor ; nulle part vous ne retrouverez ce beau désordre qui fait le génie de la nature, ces écarts heureux que redoute la froide médiocrité, mais dont le talent seul sait être coupable. Un bon poëte étoit regardé, chez les Arabes, comme un personnage très-estimable : il étoit honoré de sa tribu, et recevoit des marques de considération de toutes les autres. Lorsque l'écriture eut passé en usage, on transcrivit en lettres d'or les poëmes fameux, et on les appela, pour cette raison: *Almodhahabat*, ou *les Vers dorés*. On les déposoit dans le

trésor du prince ou dans le temple de la Mecque.

L'Arabie offre aujourd'hui un vaste assemblage d'états gouvernés par des rois, des califes, des shérifs et des sehchs. Le culte le plus répandu, est le mahométisme qui y prit naissance, Héraclius étant empereur à Constantinople.

Les Arabes sont, en général, hospitaliers, humains, généreux, graves, modestes dans leur contenance et dans leurs entretiens.

Ils ont cultivé plusieurs sciences, et particulièrement l'astronomie, avec beaucoup de succés.

L'affinité qui existe entre l'a-

rabe et l'hébreu, fait penser que ces deux langues dérivent d'une même source. On distingue dans l'arabe plusieurs dialectes, qui viennent de ce que les habitans de l'Arabie s'étant divisés en différentes branches, ils conservèrent leur langage primitif dans une plus ou moins grande pureté. Ce ne fut qu'au quatrième siècle de l'hégire (ère vulgaire, dixième siècle) que les caractères arabes reçurent la forme qu'ils ont à présent.

I. (1)

VERS quelque lieu que se tournent nos regards, nous rencontrons les bien-

---

(1) De Mohammed, appelé par nous Mahomet, législateur de l'Arabie, le seul, dans les annales du monde, qui ait associé à ce titre ceux de pontife et de conquérant. Il naquit à la Mecque, dans la tribu des Coréishites, l'an 569 de l'ère vulgaire. Son enfance fut remarquable par les assauts multipliés de l'infortune. Devenu riche par son mariage avec une veuve nommée Cadige, il ne s'occupa plus qu'à méditer dans le silence un projet audacieux, et dont le succès produisit une des révolutions les plus étonnantes de l'univers. Clément, libéral, juste, humain, doué d'une intelligence supérieure, d'un sens exquis, d'une mémoire prodigieuse, et de toutes les qualités qui constituent le grand homme, il parvint à s'élever

faits de l'Eternel. Il remplit l'univers de son pouvoir, de sa science et de son im-

---

au-dessus des préjugés de sa nation, et à substituer à des superstitions avilissantes, un culte épuré par la raison. Il paroit avoir eu en vue de réunir tous les peuples sous une même croyance, et de cimenter ainsi une fraternité générale, par ce qu'il y a de plus sacré. Il poursuivit avec ardeur les inepties du paganisme et de l'idolatrie ; et l'on doit convenir qu'au milieu des erreurs dont il s'est entouré, il rétablit dans sa patrie les dogmes fondamentaux de l'unité de Dieu et d'une vie future ; dogmes aussi consolans pour les ames vertueuses, qu'effrayans pour les scélérats et les hommes pervers ; dogmes qui assurent la splendeur des états et l'harmonie des sociétés. Toute sa vie, il est vrai, ne fut qu'un tissu d'impostures ; mais ce fut un imposteur philosophe, plein d'adresse et de génie : on pourroit même ajouter, un imposteur trop calomnié. Son Coran, comme

mensité. Tout ce qui existe est son ouvrage ; tout ce que voile la nuit, tout ce que le soleil éclaire, est son domaine. Il connoît tout ce qui étoit avant le monde et tout ce qui sera après lui. Celui qui parle dans le secret et celui qui parle en public, celui qui s'enveloppe des ombres de la nuit et celui qui paroît au grand jour, lui sont également connus. Tous les secrets sont dévoilés à ses yeux. Il est un, auteur du bien, vengeur du mal. D'une seule parole il tire les êtres

---

on l'a prétendu, ne contient pas que des absurdités ; on y rencontre assez souvent les vérités les plus sublimes du culte et de la morale. L'éloge qu'il fait de Dieu est plein de grandeur, d'élévation et d'énergie. *Voy.* Abulfeda, Vivaldo, Dherbelot, Prideaux, Boulainvilliers, Savary, Turpin, Pastoret, etc.

du néant, et il les conserve sans effort. A sa voix, les montagnes s'élèvent, les arbres croissent, la mer nous offre ses richesses, le vaisseau fend les ondes, les fleuves coulent et fertilisent nos campagnes, la lune et le soleil nous dispensent leur lumière, et tous les corps célestes se meuvent dans la route tracée. Il sépara l'aurore des ténèbres; il établit le jour pour le travail, et la nuit pour le repos des humains. C'est lui qui fait briller la foudre, pour inspirer la crainte ou l'espérance; c'est lui qui déchaîne les vents, agite les nuages, les étend, les balance dans les airs, et fait descendre de leur sein cette pluie salutaire, par laquelle les germes sont fécondés et la verdure ranimée. Ces grains rassemblés dans l'épi, ces riches palmiers, ces fruits suspendus en grappes d'or, c'est à lui que vous les devez; vous

lui

lui devez ces moissons que la chaleur jaunit, l'ombrage de vos jardins, la laine de vos troupeaux et la maison qui vous sert d'asile. Sa bienfaisance éclate dans les objets les moins importans, et le plus vil des reptiles est nourri par ses mains. Le sommeil ne s'approche point de lui, et l'iniquité s'en éloigne. Il est le terme où tout doit se réunir. Quoique sa louange soit en lui-même; il n'est rien dans la nature qui ne s'empresse de lui rendre hommage.

II.

Ne donne point d'égal à Dieu : l'idolatrie est le plus grand des crimes.

III.

Ne détourne point orgueilleusement tes regards des hommes; ne marche point

avec faste sur la terre : Dieu hait le superbe et le glorieux.

IV.

Ceux qui dévorent injustement l'héritage de l'orphelin, se nourrissent d'un feu qui consumera leurs entrailles.

V.

Si ta religion est à toi, la mienne est à moi.

VI.

Recherche qui te chasse, donne à qui te prend, pardonne à qui t'offense, fais du bien à tous, et ne conteste point avec les ignorans.

VII.

Le crime se découvre tôt ou tard : ne fais point le mal, parce qu'il attire toujours le mal.

VIII.

Sois vrai dans les témoignages que tu prêteras à la face du ciel, dusses-tu prononcer contre un riche ou un pauvre, contre un ami ou un ennemi, contre un parent ou contre toi-même : la passion ne te doit jamais écarter de la vérité : la haine ne te doit jamais porter à commettre une injustice.

IX.

Si l'on vient te dire qu'une montagne a changé de place, permis à toi de le croire : mais si l'on te dit qu'un homme a changé de caractère, n'en crois rien.

X. (1)

Quoique la vie soit toujours trop

(1) De Hareth, médecin arabe, de la ville

courte ; néanmoins, pour vivre long-temps, il faut manger dès le matin, être léger d'habits, (1) et user de femmes sobrement.

XI. (2)

Faites-vous un enfer de ce monde, si vous voulez avoir le paradis dans l'autre.

XII. (3)

Nous avons adoré des singes, dans l'es-

---

de Taïef, qui exerça d'abord la médecine en Perse, et depuis en son pays, dans le temps que Mahomet vivoit.

(1) C'est-à-dire, ne pas avoir de dettes.

(2) D'Omar-Ben-Abdalaziz, calife distingué par sa tempérance et son abnégation de lui-même, au point que l'on croit qu'il a été reçu dans le sein de Mahomet, en récompense de son abstinence exemplaire dans un siècle de corruption.

(3) De Benana, surnommé Al-Mesri-al-

pérance d'acquérir quelque bien en ce monde ; mais ces mêmes singes ont tiré avec leurs mains tout ce que nous avions sous les nôtres. Nous n'avons donc fait autre chose que d'user nos doigts inutilement à gratter ; et nous n'avons remporté aucun autre fruit de notre travail, que la honte de les avoir adorés.

XIII. (1)

Le pardon n'est jamais parfait, que la

Fareki, parce qu'il étoit originaire de la ville de Miafarekin, en Syrie. Il naquit l'an de l'hégire 686, et mourut l'an 768. Il fut excellent poëte, et réussit sur-tout dans les matières de morale.

(1) D'Abu-Naovas, poëte arabe de la première classe. Il naquit à Bassora, l'an de l'hégire 145, et mourut l'an 195, sous le règne de Mohammed, surnommé Amin ou le Fidèle, sixième calife de la maison des Abbassides.

faute commise ne soit oubliée ; et l'on ne peut pas croire qu'elle le soit, si l'on ne continue ses bonnes graces, comme auparavant, à celui qui l'a faite.

XIV. (1)

Ne t'entretiens point et n'aie point de commerce avec un fou, parce qu'il n'a honte de rien.

---

(1) De Lockman, Abyssin, natif d'Ethiopie ou de Nubie, de la race des esclaves noirs à grosses lèvres, que l'on vendoit en ces pays. Il est auteur d'un livre intitulé *Amth'al*, mot arabe qui signifie *proverbes et apologues*. Dans le chap. 31 de l'alcoran, Mahomet fait parler Dieu en ces termes : *Léoadatina Lockman Alhecmat ;* c'est-à-dire, *nous avons donné la sagesse à Lockman.* Il est probable que Lockman est le même qu'Æsope, qui, en grec, signifie *Ethiopien*,

XV.

Le riche, sans libéralité, est un arbre sans fruit.

XVI.

Le pauvre, sans patience, est une lampe sans huile.

---

homme noir, homme brûlé par les ardeurs du soleil. En effet, on trouve dans la vie, les proverbes et apologues du premier, les mêmes traits que nous lisons dans la vie et les fables du second; de sorte que l'on ne sait pas certainement, si les arabes les ont empruntés des grecs, ou si les grecs les ont pris des arabes. Nous ne déciderons pas cette question. Ce qu'il y a pourtant de certain, c'est que cette manière d'instruire par des fables, est plus conforme au génie des orientaux, qu'à celui des peuples de l'occident.

Voyez Sahid, Kirker, Hotting, Konig, Hoffman, Dherbelot, Cardonne, etc.

XVII.

La patience est la clef du contentement; la précipitation, la clef du repentir.

XVIII.

Rends-toi rare, on t'en aimera davantage.

XIX.

Deux excès perdent l'homme; il jouit trop, et parle trop.

XX.

Louer une mauvaise action, c'est la commettre.

XXI.

Celui qui a recours à l'expérience, augmente ses connoissances; celui qui croit aveuglément, ajoute à ses erreurs.

XXII.

La langue d'un muet vaut mieux que celle d'un menteur.

XXIII.

L'ignorant est son propre ennemi; comment pourroit-il être l'ami des autres?

XXIV.

Fais du bien, si tu veux qu'on t'en fasse.

XXV.

Le savant connoît l'ignorant, parce qu'il a été ignorant lui-même; mais l'ignorant ne connoît pas le savant, parce qu'il ne l'a jamais été.

XXVI.

Qui te flatte, te hait.

XXVII.

L'homme qui se laisse conduire par l'espérance, voyage avec la pauvreté.

XXVIII.

Celui-là est fou qui se traite lui-même de sage.

XXIX.

Un ennemi sage vaut mieux qu'un ami fou.

XXX.

Ne fréquente les méchans, que pour découvrir comment ils le sont devenus, et en faire ton profit.

XXXI.

Les biens de ce monde n'ont point de constance. Les sages disent qu'il y a six choses dont il ne faut point espérer de

fidélité : 1.° d'une nuée, car elle se dissipe en un instant : 2.° d'une feinte amitié, parce qu'elle passe comme un éclair : 3.° de l'amour d'une femme, parce qu'elle change pour une bagatelle : 4.° de la beauté, car la moindre injure du temps, une disgrace, une maladie la détruit : 5.° des fausses louanges, car ce n'est que de la fumée : 6.° des biens de ce monde, parce que tout finit tôt ou tard.

XXXII.

L'homme qui pardonne à son ennemi en lui faisant du bien, ressemble à l'encens qui embaume le feu qui le consume.

XXXIII.

Les biens de ce monde ne nous appartiennent qu'en usufruit ; le corps n'est qu'un vêtement de louage ; cette vie, qu'une hôtellerie.

XXXIV.

Il y a des mets qu'on refuse par gourmandise, comme il est des honneurs qu'on refuse par ambition.

XXXV.

Aujourd'hui, c'est le monde; demain, c'est l'éternité.

XXXVI.

La vérité est éternelle comme Dieu: on la méconnoît, on l'outrage; mais on ne l'anéantit pas.

XXXVII. (1)

Toute louange qui n'est pas rapportée à Dieu, est vaine; et tout bien qui ne

(1) De Lébid, le plus ancien des poëtes arabes qui ont vécu depuis l'origine du mahovient

vient pas de lui, n'est qu'une ombre de bien.

XXXVIII.

O vous! à qui tout réussit, tremblez! la fortune se paie avec usure des faveurs qu'elle accorde.

XXXIX. (1)

Je loue la prévoyance, lorsqu'elle prévient les arrêts du destin; je la trouve inutile, lorsqu'il les a prononcés.

---

métisme. Ses ouvrages étoient estimés à un tel point par les arabes, qu'ils les attachoient à la porte du temple de la Mecque. Il mourut à Coufah, l'an de l'hégire 141.

(1) D'Ali, gendre de Mahomet. Il est réputé très-savant parmi les musulmans. Nous avons de lui un *Centiloquium*, c'est-à-dire, cent maximes ou sentences, traduites de l'arabe en persan et en turc. Il mourut l'an de l'hégire 40.

X L.

Quiconque creuse un fossé à son ennemi, y sera un jour précipité. O insensé! creuse ce fossé bien large, si tu veux éviter le péril qui te menace.

X L I.

On pardonne la témérité à l'inexpérience des jeunes gens, et non à la maturité des vieillards.

X L I I. (1)

L'orgueil et la honte sont les deux passions qui entretiennent le plus notre ignorance.

---

(1) De Hassan, fils aîné d'Ali, et petit-fils de Mahomet.

XLIII. (1)

Celui-là seul est digne de l'estime des hommes, qui a l'ame belle et semblable à un diamant, dont l'éclat n'est terni par aucune tache.

XLIV. (2)

Cette vie n'est qu'un sommeil, dont la nuit et le jour sont les enfans.

---

(1) De Schanbah, maîtresse de Gémil. Ils étoient arabes de nation, et vivoient sous le règne d'Abdalmalek, calife de la race des Ommiades. Leurs amours ont été célébrés par les plus fameux historiens et poëtes orientaux.

(2) Du Rabî-Alabrar, (le Printems des Justes) espèce d'anthologie arabe, composée par Zamack-Schari, l'un des principaux commentateurs de l'alcoran. Il naquit

XLV.

Ne parle jamais de ce que tu ne sais pas, et doute toujours de ce que tu sais.

XLVI. (1)

Il n'y a point de meilleur gouvernement que l'entendement, ni de plus sûr gardien que la justice ; point de meilleure épée que le bon droit, ni de secours plus assuré que la vérité.

---

l'an 467 de l'hégire, et mourut l'an 538, sous le règne de Moctafi, trente-unième calife de la maison des Abassides.

(1) Du Raoudh-Alakhiar, (le Jardin des gens de bien) composé par Mohammed-Ben-Cassem, docteur musulman, qui naquit l'an 864 de l'hégire. C'est l'abrégé du Rabî-Alabrar.

XLVII.

La justice est une forteresse inexpugnable, bâtie sur la croupe d'une montagne inaccessible, et qui ne peut être ni renversée par l'impétuosité des torrens, ni démolie par la force des machines.

XLVIII.

Ne désire jamais d'avoir, ni justement ni injustement, ce qui ne t'appartient pas.

XLIX. (1)

On ne sait jamais le foible de son maître, si l'on n'en fréquente quelqu'autre.

---

(1) De Khalil, maître de tous les grammairiens arabes, et en particulier de Sibouieh, l'un des plus illustres. Il est souvent cité sous le nom de Ben-Temim.

L.

Les sciences sont des serrures, et les interrogations en sont les clefs.

LI. (1)

Celui qui viole sa parole, est le premier qui en reçoit le dommage.

LII. (2)

Ce que l'homme a de surabondant dans ses biens, en est une diminution ;

---

(1) D'Abdalrahman, calife de la race des Ommiades, surnommé *Al-Adel*, c'est-à-dire, *le Juste*. Il naquit l'an 111 de l'hégire, et mourut l'an 172. C'est lui qui bâtit la grande mosquée de Cordoue.

(1) D'Abulfeth-Ali-Ben-Mohammed-al-Kateb, surnommé *Al-Bosti*, parce qu'il étoit natif de Bost, ville de la province ap-

et le bien qui n'est pas légitime, consume le bien acquis justement.

LIII.

Un homme qui s'habille plus richement que ne le lui permet sa condition, est semblable à celui qui met du vermillon sur ses joues, pendant qu'il a un chancre qui le dévore.

LIV. (1)

La puissance et les richesses sont des prêts que la fortune fait aux hommes:

---

pelée Ségestan, située sur le bord d'une rivière qui se jette dans l'Indus. C'est un des plus illustres poëtes qui aient fleuri sous la dynastie des Samanides.

(1) d'Iahia, fils de Kaled, de la famille des Barmécides, homme d'un mérite extraordinaire. Ben-Schohnach rapporte qu'il

nous devons nous contenter de ce dont nous avons joui par le passé, et nous consoler sur ce que nous laissons pour l'avenir une grande instruction à ceux qui viendront après nous.

L V.

Soyez libéraux de vos biens dans le temps de votre prospérité, et ils ne diminueront point : donnez aussi durant votre adversité; car si vous vous abstenez alors de donner, il ne vous restera rien du tout.

---

tint ces paroles à ses amis, lorsqu'il vit la fortune de sa maison renversée, ses enfans ou tués ou emprisonnés, sa liberté perdue et ses grands biens confisqués. Il n'est que très-peu d'hommes capables d'une pareille philosophie.

LVI. (1)

Ne croyez pas que la valeur d'un homme consiste seulement dans le courage et dans la force : si vous savez surmonter votre colère et pardonner, vous êtes d'un prix inestimable.

---

(1) D'Abou-Hanifah, surnommé Al-Nooman, le plus célèbre docteur des musulmans orthodoxes sur les matières de leur foi. C'est un des premiers et des principaux commentateurs de l'alcoran. Ses livres, et ceux de ses disciples, sont la règle d'après laquelle se rend la justice dans toute l'étendue de la domination turque, en Europe et en Asie. Il naquit à Coufah, l'an de l'hegire 80, et mourut l'an 150, dans les prisons de Bagdad, où l'avoit fait enfermer le calife Almanzor, pour l'un des points de sa doctrine.

LVII. (1)

Les bienfaits ne sont jamais cachés, en quelque lieu qu'ils soient placés ; ni les bienfaiteurs sans être découverts, en quelqu'endroit qu'ils soient cachés.

LVIII.

Celui à qui on demande, est libre jusqu'à ce qu'il ait promis.

LIX. (2)

Parmi les besoins pressans de la vie, le premier de tous, c'est un bon ami. La

---

(1) De Bokhteri, surnommé Abu-Ebada-Valid-Ben-Obéid, poëte illustre, qui florissoit sous le Califat de Mostain. Il naquit à Coufah, l'an de l'hégire 206, et mourut l'an 269.

(1) D'Ahmed-Ben-Arabschah, auteur de plusieurs ouvrages estimés, dont le plus

prodigalité nous enlève nos richesses, un revers de fortune fait tomber les plus puissans dans l'adversité ; mais la mort seule nous enlève un ami, comme elle nous enlève à nous-mêmes. C'est le seul avantage qu'aucune puissance humaine ne peut nous ravir. Trouvez un seul ami dans le cours de votre vie, et vous aurez trouvé le premier et le plus grand de tous les biens. (1)

LX.

Ne vantez pas votre ami avant de l'avoir mis à l'épreuve. C'est une chose

---

connu est intitulé : *Merat-al-Adab*, ou *Miroir des bonnes Mœurs et des Lettres humaines.*

(1) Cicéron a une pensée tout-à-fait semblable à celle-ci, dans son Dialogue sur l'Amitié, chap. XV.

rare ; presque tous ceux qui prétendent à ce titre, n'en ont que le masque : ils ressemblent à un nuage d'été, qui se fond au moindre rayon du soleil ; ils agissent avec ceux qu'ils prétendent aimer, comme les buveurs font avec une cruche remplie de vin, qu'ils embrassent amoureusement tant qu'elle contient encore de cette liqueur enchanteresse, et qu'ils jettent à terre aussitôt qu'elle est vide.

L X I. (1)

Tout est perdu dans un état, lorsque l'opulence est l'unique source de toute considération ; tout le monde veut être riche, et personne ne songe à être vertueux.

---

(1) Du Megmo'u Mobarek, recueil des plus anciennes et des plus rares poësies des arabes.

LXII.

Quand l'homme généreux a tout donné, il tient sa porte fermée, pour n'avoir pas le chagrin de refuser.

LXIII.

Les dignités les plus brillantes n'honorent point celui qui s'en montre indigne ; mais l'homme de mérite honore l'emploi le plus vil, quand il sait le remplir avec dignité.

LXIV. (1)

La vengeance la plus noble que l'on

---

(1) De Hosri, natif de Cairoan ou Cyrène, en Afrique, où il mourut l'an de l'hégire 453. Il excelloit dans la poësie, et nous avons de lui un divan en arabe, qui porte son nom. Il composa aussi en prose plu-

puisse tirer d'une injure, c'est de n'imiter pas celui qui l'a faite.

LXV.

Rien n'éloigne davantage toutes sortes de personnes d'auprès de soi, que la trop bonne opinion de soi-même.

LXVI.

Nous devons tenir pour frère celui qui nous secourt de ses biens, dans la détresse, et non pas celui qui nous touche par le sang et qui nous abandonne.

LXVII.

Qui ne fait pas le bien dans la prospérité, souffre davantage dans la disgrace.

---

sieurs ouvrages très-estimés, dont le principal est un traité de morale complet, sous le titre de *Zaher-al-Adab*, ou *les Fleurs des bonnes Mœurs*.

LXVIII.

Honore ton père, si tu veux que ton fils t'honore.

LXIX. (1)

De quelque nation que l'on soit, on n'est estimable qu'autant qu'on a d'industrie à se faire valoir.

LXX.

C'est posséder un trésor, que de posséder un art.

LXXI.

Il vaut mieux posséder un art dont on puisse gagner sa vie, que de tendre la main pour la demander.

---

(1) De divers recueils de proverbes et de poësies arabes, et notamment de celui composé par Mohammed-Ben-Ziad, qui mourut l'an de l'hégire 231.

LXXII.

La prudence sans le courage, est inutile; et le courage qui n'est pas guidé par la prudence, est fureur.

LXXIII.

Les paroles sont comme les médicamens, qui font du bien, si l'on en fait un usage modéré, et qui nuisent en les multipliant trop.

LXXIV.

Les sciences ressemblent à un soleil environné de nuages.

LXXV.

Celui qui t'apporte, t'emporte. (1)

---

(1) Erpenius a traduit ainsi cette sentence : *Qui affert ad te, aufert et à te.* Et il ajoute :

LXXVI.

Qui n'a pas d'ami, est étranger en quelqu'endroit qu'il aille.

LXXVII.

L'ami le plus fidèle, est celui qui nous met dans le bon chemin.

LXXVIII.

La meilleure femme est celle qui aime son mari, et qui fait beaucoup d'enfans.

LXXIX.

N'admire pas la braverie d'un ignorant : c'est un mort couvert de ses ornemens funèbres.

Elegans adagium in garrulos : qui, si aliorum secreta tibi aperiant, nec tua alios celant. (Voy. *Indiens*, n°. 27, et *Persans*, n.° 48.).

LXXX.

Le monde est trop étroit pour deux ignorans qui ont querelle ensemble.

LXXXI.

L'ignorance est injuste envers tout le monde.

LXXXII.

Il n'est pas d'être plus méprisable au monde que celui qui n'aimeroit pas, s'il ne voyoit son intérêt à aimer.

LXXXIII.

Le souvenir d'avoir été jeune, ne produit que du regret.

LXXXIV.

Tiens-toi sans cesse en garde contre

l'ennemi qui conserve le souvenir de l'offense que tu lui as faite ; ne te flatte point qu'elle se soit effacée de sa mémoire : c'est un serpent qui, sous une peau veloutée et des replis tortueux, cache un venin mortel.

LXXXV.

Les richesses sont un jeu d'enfant : on les prend, on les donne ; on les donne, on les reprend.

LXXXVI.

Peu de richesses, ménagées avec soin, valent mieux que de grands trésors mal employés.

LXXXVII.

Qui n'est pas vertueux, n'est pas riche.

LXXXVIII.

Le souverain juge, au dernier jour, attachera autour de celui qui n'aura point fait l'aumône, un effroyable serpent, dont le dard piquera sans cesse sa main avare, qui ne s'ouvrit point pour les malheureux.

DES PERSANS.

L'ORIGINE de ce peuple se perd dans une obscurité impénétrable : il ne nous reste de lui aucun auteur national, et nous ne le connoissons que par ce que les Grecs ont bien voulu nous en apprendre.

Rien de plus simple que le culte des anciens Persans : « Ils n'ont, dit Hérodote (1), ni statues,

(1) Liv. I, pag. 131.

ni temples, ni autels: ils regardent comme une folie et une impiété, de croire, avec les Grecs, que les Dieux ont une figure et une origine humaine. » Ils n'adorent que le seul Être tout-puissant ; ils ne prient que lui seul, et ne se tournent vers le feu, que pour exprimer leur respect pour son plus parfait ouvrage. Aujourd'hui encore, presque tous les actes du culte commencent par cette formule : *Au nom d'un Dieu juste et miséricordieux, qui se laisse fléchir et qui aime à pardonner.* Deux principes éternels: l'un bon, auteur de tout bien ;

l'autre mauvais, auteur de tout mal, luttant sans cesse : tel est leur dogme religieux.

Il n'y a, dans la Perse, d'autre noblesse que celle des emplois ; et les hommes qui ne font rien, ne peuvent tirer avantage de ce qu'ont été leurs pères. On y jouit des droits de l'humanité, plus qu'en aucun pays monarchique.

La langue persanne est douce, harmonieuse, et féconde en poësies épiques, lyriques, élégiaques, anacréontiques : il suffit de nommer les Ferdoussy, les Seich, les Hafitz, les Enverri. Rien n'égale le nombre et la majesté du

rythme persan : c'est la grace d'Athènes, quelquefois la précision de Sparte, fondue dans la fierté romaine : c'est là que la poësie étale tout son luxe ; là, que la nature est reine, et que le génie ne connut jamais le frein de l'art. Il seroit à souhaiter que l'étude en fût plus cultivée en Europe.

I. (1)

Marie-toi dans ta jeunesse ; ce monde n'est qu'un passage : il faut que ton fils te suive, et que la chaîne des êtres ne soit point interrompue.

---

(1) De Zardhust, appelé par nous *Zoroastre*, législateur des Perses, surnommé *Hakim* ou *Rad*, le sage, le savant, le philosophe. La Grèce, si avare de son estime pour ceux qui n'étoient pas nés dans son sein, l'a célébré comme un homme sublime, l'interprète et le confident des dieux. L'existence d'un Etre suprême et l'immortalité de l'ame furent la base immuable de sa doctrine. Il attribuoit au soleil la paternité de la nature, et il substitua son adoration à l'idolatrie. Il créa deux principes secondaires, nécessairement subordonnés ; il fit Ormusd, l'auteur de tout le bien qui règne sur la terre: tout le mal qu'on y voit, il l'attribua à

I I.

Ne remets pas à demain la bonne action que tu peux faire aujourd'hui.

Ahriman. Ce dualisme ne diffère aucunement de celui qu'on admettoit en Egypte et parmi les Chaldéens, sous les noms de Typhon et d'Osiris, ou de la lumière et des ténèbres. On voit par-là, que presque tous les législateurs de l'antiquité se sont servi de la superstition même, pour en corriger les abus énormes ; qu'ils ont mêlé beaucoup de fables avec des vérités utiles, et que celles-ci se sont soutenues par les autres. Une méditation profonde avoit disposé la chaine des idées et des lois de Zoroastre : elles sont souvent imparfaites ; mais sa sagesse est à lui, et ses erreurs à son siècle. Medjidi, écrivain mahométan, assure que sa mémoire embrassoit les sciences les plus rares et les plus étendues. Il se déclara l'ami du pauvre et le défenseur de l'opprimé. Il prescrivit l'oubli

I I I.

Ce n'est pas assez de faire le bien ; il faut le faire avec soin et avec intelligence.

---

et le pardon des injures. Il flétrit le célibat et affermit le précepte du mariage, en le cimentant du sceau de la religion. Il réduisit tous les préceptes moraux à l'usage modéré des passions, ne condamnant que les excès que réprouvent également et la raison et la nature. Il encouragea les plus utiles des professions, les seules qui, dans tous les temps, aient conservé, comme un bien héréditaire, la simplicité des mœurs et le culte de la vertu ; je veux dire, le labourage et l'agriculture, arts bienfaiteurs, auxquels l'homme doit sa nourriture, et la terre sa fertilité. Enfin, il subordonna toutes les institutions aux vrais besoins de la société. Sa patrie est mal connue ; son origine, et l'époque même de son existence, sont contestées. « Je ne sais, dit à ce sujet un auteur estimable,

I V.

Quand tu douteras si une action est bonne ou mauvaise, abstiens-toi.

---

comment il arrive que la postérité ignore souvent où fut le berceau des hommes célèbres. On diroit que le hasard, en cachant les lieux qui les ont vu naître, a voulu s'unir à la raison, pour nous prouver que l'univers entier doit être regardé comme la patrie des hommes qui l'éclairent. » Diodore et Pline le font contemporain de Ninus ; d'autres veulent qu'il n'ait existé qu'au temps de Cyaxare premier, roi des Indes ; et quelques auteurs grecs, en suivant des traditions fabuleuses, l'ont placé plusieurs milliers d'années avant la guerre de Troyes. L'opinion la plus accréditée, est qu'il naquit de parens pauvres, à Urmi, en Perse, sous l'empire de Darius, fils d'Hystaspe, dans le sixième siècle avant l'ère vulgaire. *Voyez* Suidas, Diogène-Laërce, Plutarque, Por-

V.

Evite les courtisannes et ne séduis la femme de personne.

V I.

Dans l'adversité, offre à Dieu ta patience; dans la prospérité, bénis Dieu, et demande-lui l'humilité.

V I I.

Celui qui sème des grains est aussi grand devant Ormusd, que s'il avoit donné l'être à cent créatures. (1).

---

phyre, Abulfeda, Medjidi, Bundari, Henri-Lord, Stanley, Hyde, Huet, Anquetil, Voltaire, Pastoret, etc.

(1) L'agriculture est encore aujourd'hui la principale profession des Guèbres; ils pensent qu'elle est la plus chère à la Divinité. *Voy.* Chardin, *tom. IX, pag. 135.*

VIII. (1)

Mon fils, personne ne sera heureux dans ton empire, si tu ne songes qu'à tes aises : lorsqu'étendu sur des coussins, tu seras prêt à t'endormir, souviens-toi de ceux que l'oppression tient éveillés ; lorsqu'on servira devant toi un repas splendide, songe à ceux qui languissent dans

---

(1) De Khosroës, surnommé Nouschirvan, dans les avis qu'il donna par écrit à son fils Hormouz, avant de mourir. Ce prince fut particulièrement renommé par sa modération, sa justice et sa libéralité. S'étant procuré une copie exacte des fables de Pilpay, dont l'original étoit gardé soigneusement dans la bibliothèque du roi des Indes, il la fit traduire en langue persanne sous le titre d'*Homaioun Nameh* (*le Livre Royal* ou *Auguste.*) C'est sous son règne que Mahomet s'est vanté d'être né.

la misère ; lorsque tu parcourras les bosquets délicieux de Harem, souviens-toi qu'il est des infortunés que la tyrannie retient dans les fers. Fais que tes volontés soient conformes aux lois, et non les lois à tes volontés.

IX. (1)

Le plus grand des maux que l'homme puisse ressentir en ce monde, est de se voir proche du terme de sa vie, sans avoir pratiqué la vertu.

X. (2)

Ne prenez point l'habitude de railler ni de bouffonner ; car c'est un défaut

---

(1) De Buzurge-Mihir, grand visir de Khosroës et précepteur d'Hormouz ; homme doué de très-grands talens.

(2) D'Ebn-Dahhan, surnommé Al-Bag-

que l'on ne peut pas supporter : au contraire, les gens sérieux acquièrent de la réputation auprès des hommes de mérite. Ne vous flattez point non plus de ce que le prince vous sourit, quand vous avez dit un bon mot ; car la foudre ne tombe jamais de la nue, que dans le temps qu'elle semble rire.

XI.

Quatre choses ne doivent point nous flatter : la familiarité des princes, les caresses des femmes, le ris de nos ennemis, ni la chaleur de l'hiver ; car ces quatre choses ne sont pas de durée.

---

dadi : il naquit à Bagdad, l'an de l'hégire 494, et mourut l'an 569. Il eut la réputation d'un très-habile grammairien et d'un excellent poëte.

XII. (1)

L'homme qui rend le bien pour le mal, ressemble à un arbre couvert de feuilles et de fruits, qui donne de l'ombre et du fruit à ceux-là même qui lui jettent des pierres.

XIII.

O homme ! pourquoi tous ces efforts de ton esprit ? pourquoi ces luttes pénibles de ta raison, pour parvenir jusqu'à la connoissance de cet Etre suprême, au-dessus de toutes nos perceptions ? Ton intelligence ne le comprendra jamais ;

---

(1) Du Mathanoui ou Methnevi, un des plus fameux livres de l'orient, composé en vers persans, sur un grand nombre de différentes matières de religion, d'histoire, de morale et de politique, par Gelaleddin-Mohammed, environ l'an 600 de l'hégire.

ton imagination n'atteindra jamais ces attributs sublimes qui composent son essence. Embellis, exagère, devine même; tu resteras toujours au-dessous de l'infini. L'éloquence humaine se confond et s'abyme dans ses perfections : lui seul peut se connoître lui-même. Mortel! que ta raison garde le silence et que ton cœur adore. (1)

XIV. (2)

Mon cœur est percé de douleurs, pen-

---

(1) Un de nos poëtes a dit à-peu-près la même chose :

Loin de rien décider de cet Etre suprême,
Gardons, en l'adorant, un silence profond;
Le mystère est immense et l'esprit s'y confond:
Pour dire ce qu'il est, il faut être lui-même.

(2) De Kemaleddin-Ismaïl, natif d'Ispahan. Il excella à un tel point dans la poésie

dant que mon corps souffre; mais telle est la condition avec laquelle nous devons passer la vie. En effet, toutes ces afflictions, considérées en la présence de Dieu, ne sont qu'un jeu de sa providence. Je n'ai donc garde de me plaindre de mon mauvais sort; car tout ce que je souffre n'est peut-être qu'un trait de caresses que Dieu fait souvent à ses plus grands serviteurs.

---

persanne, qu'il mérita le titre de *Malek Alschôaa*, c'est-à-dire, de roi des poëtes de son temps. Il mourut l'an 635 de l'hégire. Il est auteur d'un poëme très-estimé sur le retour de Gelaleddin dans ses états, après la retraite de Ginghizkham. On a encore de lui un autre poëme allégorique sur les cheveux, que Selman et plusieurs autres poëtes, ses contemporains, ont voulu parodier, mais dont ils n'ont pas pu pénétrer le sens.

XV. (1)

Il est si doux de vivre ! ô, que la vie n'est-elle un bien durable ! Mon ami, cet

---

(1) De Saadi, le premier des poëtes persans. Les historiens s'accordent à dire qu'il naquit l'an de l'hégire 571, à Schiraz, capitale de la Perse proprement dite, ville célèbre dans l'orient par ses grands esprits, ses poëtes, la pureté de son langage, sa belle littérature et ses bons vins ; qu'il vécut en derviche et en solitaire, quoique sa vie se fût presque passée en voyages ; enfin, qu'il eut la plus longue et la plus heureuse vieillesse. Le Bostan (*Jardin des fruits*), et le Gulistan, (*Jardin des roses*), dont il est auteur, sont si connus et si estimés dans l'orient, que ceux qui en parlent, disent tous qu'il est superflu d'en faire l'éloge. Le dernier de ses ouvrages a été traduit en latin par Gentius, sous le titre de *Rosarium politicum*. Il n'est

arbre

arbre naît sous tes yeux ; il se couvre de fleurs : mais combien de temps conservera-t-il l'éclat de sa jeunesse ? Cette rose fraîche, brillante, parfumée, est la reine et l'orgueil du parterre : mais le jour qui l'a vu naître, doit aussi la voir mourir. O toi ! qui reposes sur le sein de la nature, comme dans les bras de la plus tendre

---

composé que de morceaux épars, qui n'ont point et ne peuvent avoir de liaison ensemble : ce sont des traits tirés de l'histoire et de la religion de son pays, souvent de sa vie privée, et qui présentent ordinairement quelque leçon de morale ; ils sont terminés par quelques réflexions qui en déterminent le but, et déploient toutes les richesses de l'imagination orientale, dans des images presque toujours sublimes, dont notre poésie elle-même pourroit s'enrichir. *Voy.* Dherbelot, Gentius, etc.

mère, défie-toi de ses caresses ; mortel, réveille-toi : ce sommeil est celui de la mort. Le sage a-t-il besoin qu'on lui rappelle ces vérités éternelles ? ne sait-il pas que, dans tous les pays, le zéphir du printemps est suivi des ouragans de l'automne ? Mon ami, tu es ici-bas en pélerinage ; ne laisse point ton cœur sur la route : quel voyageur pensa jamais à se bâtir une maison ?

XVI.

Quand tous les êtres sont utiles l'un à à l'autre, quel homme osera rester inutile à sa patrie et au monde ?

XVII.

Si vous voulez être sûrs de votre vie, apprenez quelque métier utile, et ne mettez point votre confiance dans les richesses ;

elles peuvent vous échapper à chaque instant : un métier, au contraire, est une source intarissable. Un artisan à qui l'on a enlevé son bien, ne se désole point, s'il est habile, parce qu'il est sûr de le retrouver au bout de ses bras, quelque part qu'il aille : mais celui qui ne sait rien, n'a point de ressource dans l'infortune, et se débat inutilement entre la honte et la pauvreté.

XVIII.

Il vaut mieux avoir des douleurs que des remords.

XIX.

Il vaut mieux mourir glorieusement, que de vivre avili.

XX.

Il vaut mieux être mis dans les fers

pour avoir dit la vérité, que de s'en tirer à la faveur d'un mensonge : le mensonge est comme une blessure ; quoiqu'elle guérisse, la cicatrice reste toujours.

XXI.

On demandoit à un sage, pourquoi, parmi tant d'arbres remarquables par la beauté de leur forme ou par l'excellence de leurs fruits, on sembloit donner la préférence au cyprès, et le regarder comme l'emblême de la liberté ? C'est, répondit-il, parce qu'il est toujours vert, et que, ne changeant point de forme avec chaque saison, il est plus véritablement l'image des hommes libres.

XXII.

Jouis, voilà la sagesse ; fais jouir, voilà la vertu.

XXIII.

Si tu es insensible aux peines des malheureux, tu ne mérites pas le nom d'homme.

XXIV.

L'arbre de la générosité porte sa cime jusqu'aux cieux. Quiconque veut goûter du fruit délicieux de cet arbre, ne doit pas, avec la faulx de l'avarice, le couper par le pied.

XXV.

L'homme libéral qui répand et qui jouit, l'emporte, aux yeux de Dieu, sur le derviche qui jeûne et qui entasse.

XXVI.

Quel insensé délire de sacrifier sa sûreté et son repos, à de viles richesses ! le

sœul moyen d'en jouir, c'est de faire du bien aux hommes. Voyez Dieu; en fait-il un autre usage?

XXVII.

Ne craignez pas de multiplier vos bienfaits; mais ne les reprochez jamais, si vous voulez en goûter le fruit.

XXVIII.

Dieu a tout fait pour les bons, lorsqu'il les a fait bons.

XXIX.

Pardonne à l'injuste et à l'insensé : ne leur dois-tu pas l'exercice de quelque vertu?

XXX.

Le souverain arbitre de nos destinées, qui fit l'homme et la vertu, ne laissa ja-

mais sans plaisir le cœur de l'homme de bien, ni une bonne action sans récompense.

XXXI.

Heureux celui qui peut dire: « Mes ennemis et mes rivaux censurent en moi des vices que je n'ai pas! » Que t'importe, si tu es bon, que les hommes te poursuivent comme méchant? n'as-tu pas, pour te consoler, deux témoins éclairés de tes actions? Dieu et ta conscience.

XXXII.

Un savant, placé dans un cercle d'ignorans, ressemble à une belle femme au milieu d'une troupe d'aveugles; les premiers ne seront pas meilleurs juges de la science de l'un, que les seconds, de la beauté de l'autre.

XXXIII.

L'ignorant, dans le sein de la richesse, ressemble à un vase de terre, dont les dehors sont dorés ; le savant, dans l'indigence, est comme une pierre précieuse, enchassée dans un vil métal.

XXXIV.

L'ignorant qui vit sans mœurs, l'emporte de beaucoup sur le savant qui lui ressemble : c'est un aveugle qui a perdu son chemin ; l'autre, au contraire, va, les yeux ouverts, se jeter dans le précipice.

XXXV.

Celui qui apprend les règles de la sagesse, sans y conformer sa vie, est semblable à un homme qui laboureroit son champ et ne le semeroit pas.

XXXVI.

Ne profanons pas le nom sacré d'ami, en le donnant à celui qui, inséparable dans notre prospérité, nous abandonne dans nos disgraces. Le malheur est la pierre de touche de l'amitié. Dans les festins et dans les fêtes, comment discerner l'ami de l'ennemi ? ils vous montrent à-peu-près le même visage.

XXXVII.

L'erreur peut faire le bonheur d'un seul homme ; mais elle fait nécessairement le malheur des nations.

XXXVIII.

Vous demandez si la fourmi qui est sous vos pieds, a le droit de se plaindre ? Oui, sans doute; ou vous n'avez pas le

droit de vous plaindre lorsque vous êtes écrasé par l'éléphant.

XXXIX.

Les plaintes des malheureux parcourent la terre ; elles traversent les mers ; elles pénètrent les cieux ; elles changent la face des empires : il ne faut qu'un soupir de l'innocent opprimé, pour remuer le monde.

XL.

Un âne qui porte sa charge, vaut mieux qu'un lion qui dévore les hommes.

XLI.

Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux ? C'est la clef qui ouvre un trésor.

XLII.

Le temps qu'on emploie à méditer ce

qu'on doit dire, est pris sur le temps où l'on se repentira d'avoir parlé.

XLIII.

Le diamant tombé dans un fumier, n'en est pas moins précieux ; et la poussière que le vent élève jusqu'au ciel, n'en est pas moins vile.

XLIV.

L'homme est la plus parfaite de toutes les créatures, et le chien, (1) une des

---

(1) Cet animal est regardé comme immonde par les mahométans : le chien des Sept-Dormans est le seul pour lequel ils conservent une très-grande vénération. Anciennement, en Perse, on punissoit du *Bodovereste*, celui qui battoit un chien, le blessoit ou lui ôtoit la vie ; c'est-à-dire, qu'on coupoit tous ses membres par mor-

plus viles : cependant le chien reconnoissant l'emporte sur l'homme ingrat.

XLV.

On se réjouissoit à ta naissance, et tu pleurois : vis de manière que tu puisses te réjouir au moment de ta mort, et voir pleurer les autres.

XLVI.

Les sages refusent le nom de grand à quiconque ose mépriser les grands-hommes qui l'ont précédé. Tout passe et rentre dans le néant : la fortune, la puissance, les empires ; il n'y a que le souvenir des

---

ceaux : le chien étoit regardé comme le gardien et le protecteur des troupeaux contre les ravisseurs et les bêtes féroces. *Voyez* Henri-Lord, *Histoire de la Religion des anciens Perses.*

bonnes

bonnes actions, qui survive à cette destruction.

XLVII.

L'impatience dans l'affliction, est le comble de l'affliction.

XLVIII.

Malheur aux lâches qui, tour-à-tour agneaux timides et loups dévorans, flattent en leur présence ceux qu'ils déchirent en secret ! Songe que celui qui te raconte les fautes d'autrui, ne vient que pour épier les tiennes.

XLIX.

Quelque riche et quelque puissant que l'homme soit, il ne jouit de la paix et n'est heureux qu'autant qu'il s'attache à honorer dignement l'Etre suprême.

L.

La compassion pour les méchans, est une injure pour les bons ; et rien ne porte plus d'atteinte à la vertu, que l'indulgence pour le crime.

L I.

Sauver un serpent, c'est exposer la vie des hommes ; avoir pitié du tigre, c'est livrer la brebis au carnage.

L I I.

Ne fréquentez pas les méchans, parce que, quand vous ne perdriez pas vos mœurs, vous perdriez bien sûrement votre réputation.

L I I I.

En vivant avec un homme pendant un seul jour, on peut s'assurer des progrès qu'il a faits dans les sciences : mais des

années ne suffisent pas pour découvrir ce qu'il cache dans son cœur.

L I V. (1)

L'homme n'est homme que par les deux plus petites parties de son corps, le cœur et la langue.

L V. (2)

Il ne faut pas s'étonner de l'alternative

---

(1) De Reschidi, natif de Balkh, l'une des quatre grandes villes capitales de la province du Khorassan. Il vivoit sous le règne d'Atfiz, sultan des Khouarezmiens, qui le surnomma *Vathouath* ou l'*Hirondelle*, à cause de sa petitesse et de son babil. Il a laissé plus de douze mille vers, parmi lesquels on distingue une espèce d'art poétique, intitulé : *Hadaïk Alsihr*, ou *Les Jardins enchantés*.

(2) De Badakschi, natif de la province de Badakscham. Il vivoit sous le règne de Moctafi, dix-septième calife de la maison des Abassides.

qui se rencontre dans les choses de ce monde, puisque la vie des hommes se mesure par une horloge de sable, où il y a toujours l'heure d'en-haut et l'heure d'en-bas, qui se suivent.

LVI. (1)

Le pauvre, volontairement pauvre, ne possède rien, et rien ne le possède.

LVII.

En quelque lieu que le pauvre arrive le soir, il y trouve son palais.

---

(1) D'Hafez ou Hafitz, lyrique persan des plus célèbres. Il naquit à Schiraz, sous le règne des Modhaffériens, et mourut l'an de l'hégire 797. Un commentateur enthousiaste, Ahmed Féridoun, a expliqué, dans un sens mystique, toutes les allusions obscènes de ses odes: il a métamorphosé le buveur en prophète, et la taverne en son saint temple.

LVIII.

Les bons sont joyeux dans la misère, et les méchans sont tristes au milieu de l'opulence.

LIX.

Qui n'a point d'envieux, n'a point de bonnes qualités.

LX.

Le feu d'enfer ne peut jamais brûler un beau visage. (1)

LXI. (2)

Quand le ventre est vide, le corps

---

(1) Un beau visage s'entend toujours, chez les persans, d'un homme de bien; de même qu'un visage noir, d'un méchant homme.

(2) D'Aflathoun, surnommé *Elchi* ou le

devient esprit ; quand il est rempli, l'esprit devient corps.

L X I I.

La science est un trésor dont l'usage fait le prix : chaque fois que vous instruisez celui qui vous interroge, vous augmentez votre science.

L X I I I.

Ne vous attachez jamais d'amitié ni de société avec un méchant homme ; car vous contracterez toujours quelque vice en le fréquentant, sans vous en apercevoir.

Divin. Il fut, dit-on, le chef de la secte des philosophes que les orientaux appellent *Aschrafioun*, et que nous nommons *Académiciens.*

LXIV. (1)

Tous les chagrins et tous les malheurs

---

(1) D'Abdal-Rahman-Ben-Ahmed, surnommé *Giami*, parce qu'il étoit natif de Giam, assez proche de la ville de Hérat, dans le Khorassan. Il vivoit sous le règne du sultan Houssain-Baïkra, dernier successeur de la race de Tamerlan. Il écrivoit très-élégamment en vers et en prose. Peu d'auteurs eurent une plume plus féconde et plus agréable que la sienne. Ses plus belles productions sont un roman de Joseph et de Zoleikhah, et le Baharistan (*Séjour du Printemps*), où l'on trouve, comme dans le Gulistan, des contes, des histoires, de la morale. Il est fâcheux pour l'auteur d'avoir à lutter contre le chef-d'œuvre de la littérature persanne; mais en admirant les ouvrages immortels de Saadi, les orientaux ne refusent pas à ceux de Giami, l'estime qu'ils méritent. Il mourut l'an de l'hégire 891.

sont pour les ambitieux ; le bien-être et la tranquillité ne se trouvent que dans la modération des désirs.

L X V.

Si tu veux que ton bien soit entièrement à toi, n'augmente pas trop ton domaine ; apprends que, dans le logis étroit du monde, l'on ne peut avoir des richesses à-la-fois considérables et légitimes.

L X V I.

Mon frère, personne ne te connoît mieux que toi-même ; ne t'estime pas au-delà de ta valeur, ce seroit manquer d'esprit : apprends à t'apprécier, et garde-toi de franchir tes limites.

L X V I I.

On peut faire des libéralités avec de

l'or et de l'argent ; mais l'homme vraiment généreux est celui qui prodigue sa vie, quand son ami en a besoin, et qui le sauve de la mort en se sacrifiant lui-même.

LXVIII.

Servir Dieu par intéret, c'est un service de marchand; le servir par crainte, c'est un service d'esclave ; le servir par amour et par reconnoissance, c'est un service d'homme libre.

LXIX.

Chaque feuille d'un arbre vert est, aux yeux du sage, un feuillet du livre qui enseigne la connoissance du Créateur.

LXX.

Ne donne jamais ton consentement à la mort d'un coupable, sans être vive-

ment touché du regret de faire mourir un homme ; mais sur-tout n'élève point l'échafaud sur sa propre maison : quelle part ont à son crime la veuve et les orphelins ?

LXXI. (1)

Quelque haut qu'une beauté porte la tête, elle touche des pieds à la terre.

LXXII.

Un homme mérite de passer pour sage,

---

(1) D'Anvari ou Enveri, l'un des plus fameux poëtes élégiaques de la Perse, et le premier qui ait essayé de purger la poésie persanne, des obscénités dont on la souille encore aujourd'hui. Il étoit aussi très-versé dans l'astronomie, et l'on a de lui plusieurs excellens traités de cette science. Il naquit à Bedeneh, dans le Khorassan, et mourut à Balkhe, l'an de l'hégire 597.

tant qu'il recherche la sagesse ; c'est un sot, dès qu'il croit l'avoir acquise.

LXXIII.

Le vrai sage est celui qui apprend de tout le monde.

LXXIV.

La fortune est une échelle ; autant vous montez d'échelons, autant il vous en faudra descendre. Ne vous fiez donc pas à une trompeuse, qui ne vous élève que pour mieux vous précipiter ; et qui, souvent, vous laisse tomber du faîte où vous êtes parvenu, pour vous briser par la chûte.

LXXV. (1)

Les rois seroient trop grands, les

(1) Du Nighiaristan, recueil d'histoires dédié à Abousâïd-Behadir-Kam, empereur du Mogol, qui réguoit l'an 735 de l'hégire.

peuples trop heureux, si la flatterie pouvoit être bannie des cours ; mais elle est inséparable de la foiblesse humaine, et elle se glissera nécessairement partout où il y aura quelque chose à craindre ou à espérer.

LXXVI.

Nourrisson de la fortune, qui suces pendant quelque temps le lait de la prospérité, que distillent ses mamelles empoisonnées, ne vante point trop ton bonheur, tandis que tu es encore dans le berceau suspendu et agité de la vie : souviens-toi seulement de la grandeur des Barmécides. (1)

---

(1) On ne sera pas fâché, sans doute, de retrouver ici l'imitation de cette pensée par Voltaire :

Mortel, foible mortel, à qui le sort prospère

LXXVII.

O toi! qui jouis d'un doux sommeil, pense à ceux que la douleur empêche de dormir. O toi! qui marches lestement, aie pitié de ton compagnon qui ne peut te suivre. O toi! qui es opulent, songe à celui que la misère accable.

LXXVIII. (1)

La vie de l'homme est un papier-jour-

Fait goûter de ses dons les charmes dangereux ;
Connois quelle est des rois la faveur passagère :
Contemple Barmécide, et tremble d'être heureux !

(1) De Féridoun, septième roi de Perse, de la première dynastie. Il étoit renommé par sa clémence et sa profonde sagesse.

nal, il n'y faut écrire que de bonnes actions.

LXXIX.

Frère! le monde ne reste à aucun de ses habitans; l'esprit doit donc s'attacher à celui qui l'a créé. Ne compte pas sur les biens de ce monde; ils ont nourri et fait mourir d'autres êtres semblables à toi.

LXXX.

Quand un homme de bien est sur le point de passer en l'autre vie, que lui importe de mourir sur un trône ou sur le pavé ?

LXXXI. (1)

Tout le mal des hommes vient de leur

---

(1) De Houssain, surnommé par excellence *Vâedh* ou *Vâez*, c'est-à-dire, *le Pré-*

ignorance volontaire, qui les empêche de faire attention à ce qu'ils connoissent, et du défaut de réflexions sur ce qu'ils pratiquent.

LXXXII.

La pensée au mal tire son origine de l'oisiveté.

LXXXIII.

Deux choses sont inséparables du mensonge : beaucoup de promesses et beaucoup d'excuses.

---

dicateur, à cause de la grande réputation avec laquelle il prêcha plusieurs années dans la ville de Hérat, capitale du Khorassan, sous le règne de Houssain-Baïkra, auquel il dédia son excellent traité *des Bonnes-Mœurs*. Il a traduit littéralement, paraphrasé et commenté l'alcoran en langue persanne. Il mourut l'an de l'hégire 910.

LXXXIV.

Malheur à la nation où les jeunes gens ont déjà les vices des vieillards, et où ceux-ci retiennent encore tous les travers de la jeunesse!

LXXXV. (1)

Le monde est semblable à un vieux château demi-ruiné, bâti sur le courant rapide d'un torrent qui en emporte incessamment quelque pièce : c'est en vain qu'on pense le réparer et le rétablir avec une poignée de terre.

---

(1) De Gihanh-Katoun, sultane qui mérita par son esprit de porter le titre de *Feridat Zaman u Schaêrat Devran*, c'est-à-dire, *l'unique, entre les femmes du monde, qui ait parfaitement réussi dans la poésie.*

LXXXVI. (1)

Une femme coquette ressemble à l'ombre qui marche avec vous : si vous courez après, elle vous fuit ; si vous la fuyez, elle vous suit.

LXXXVII.

Dans la mer il est des biens sans nombre ; mais si vous cherchez la sûreté, elle est sur le rivage.

LXXXVIII. (2)

Tu es, ô homme ! le miroir des deux

---

(1) De Zéhir, poëte si estimé, qu'on le compare souvent à Feleki, surnommé *Schems al Schoâra*, *Malik al Fodhala*, c'est-à-dire, *le Soleil des poëtes*, *le Roi des savans*.

(1) D'Assedi ou Assadi, un des plus

mondes; il faut que tu t'y considères attentivement, afin qu'au travers de ce qui paroît, tu découvres ce qui est caché.

LXXXIX.

Quand l'amour et la haine combattent ensemble dans un cœur, malheur au verre qui choque la pierre ! (1)

---

célèbres poëtes du Khorassan. Il fut le maître de Ferdoussi, à qui il donna l'idée de son fameux poëme, intitulé: *Schah Naméh*, ou *le Livre des Rois*, espèce d'histoire générale de la Perse, en 64,000 vers : les 4,000 qui le terminent, sont même de sa composition ; ils commencent à la conquête que les Arabes firent de la Perse, sous le califat d'Omar.

(1) C'est-à-dire, que la haine l'emporte toujours sur l'amour.

X C. (1)

Sois juste, sincère dans tes paroles, et droit dans tes actions.

X C I.

C'est être libre, que de ne rien désirer; c'est être esclave, que de s'attendre à ce que l'on souhaite.

X C I I.

Il ne faut jamais se venger : quand notre ennemi est puissant, c'est imprudence et folie; quand il est malheureux, c'est bassesse et cruauté.

---

(1) De Ferdoussi, l'Homère de la Perse, dont il a été parlé ci-dessus. Il mourut à Thous, sa patrie, l'an de l'hégire 411.

XCIII. (1)

La joie de la vie procède d'une conscience pure et nette.

XCIV.

N'abrége pas les longues nuits par le sommeil, et ne prolonge pas le jour qui est si court, par des crimes.

XCV.

Rien n'exprime mieux un grand parleur, qu'une nuit longue et froide de l'hiver.

---

(1) De divers poëtes et moralistes. Nous ne citerons point leurs noms, pour ne pas trop multiplier les notes. Il suffira de dire que la Perse a aussi ses Aristotes, ses Plutarques, ses Sénèques et ses Labruyères, où il nous a été très-facile de moissonner.

XCVI.

Mères, ne contraignez pas vos filles de prendre un mari difforme, parce qu'elles aiment ce que vous aimez.

XCVII.

On railloit un philosophe à cause de sa difformité : « Le corps de l'homme, dit-il aux railleurs, doit être considéré comme un fourreau dont l'ame est le sabre ; c'est le sabre qui tranche, et non pas le fourreau. »

XCVIII.

Le portier d'un sot peut toujours dire qu'il n'y a personne au logis.

XCIX.

Ce qui distingue un homme d'esprit d'un sot, c'est, dit-on, qu'un sot se flatte

lui-même, et qu'un homme d'esprit flatte les autres. Mais c'est sottise encore de flatter les autres : ce qu'on y gagne quelquefois, ne vaut jamais ce qu'on y perd.

C.

Quel est ce géant énorme ?... Les étoiles forment sa couronne ; l'astre brûlant du jour, ce globe immense et lumineux, placé au milieu de son front, est l'œil qui l'éclaire : semblable à deux mamelles, la lune et la terre sont attachées sur son sein : sa tête se perd au-dessus de l'immensité des cieux : ses pieds descendent plus bas que les gouffres profonds des enfers : ses bras s'étendent sur tout ce qui existe ; et les extrémités de ses doigts sont les bornes où l'être expire et commence le néant.... Une voix majestueuse me répond : C'est ta mère, c'est la nature.

C I.

Tout l'univers est la maison de Dieu.

F I N.

TABLE.

AVANT-PROPOS. pag. v

DES INDIENS. 1

Pensées extraites *du Shastah-Balde.* 5

— *du Shasler.* 6

— *du Candon.* 8

— *du Bagavadan.* 9

— *du Baghuat-Geela.* 12

— *du Coral.* 15

— *de Barthrovherri.* 17

— *de Bidpaï.* 18

— *de Vichnou Sarma.* 28

— *du Tirouvallouven.* 32

— *du Naladiar.* 33 et suiv.

— *du Bisanam.* ibid.

— *du Nydivenla.* ibid.

DES

DES CHINOIS. 41

Pensées extraites *de Confutzée.* 48
— *de Sée-Ma-Koang.* 68
— *de Sun-Tsée.* 76
— *du Liki.* 79
— *du Hiao-King.* 81
— *du Chi-King.* ibid. et suiv.
— *du Tchoung-Kia-Pao.* ibid.

DES TURCS. 100

Pensées extraites *de Lamaï.* 102
— *de Mehemet-Effendi.* 103
— *du Feranameh.* 106
— *de Nabi-Effendi.* 108
— *de Chemsi.* 114
— *de Veisi-Effendi.* 118
— *du Cheikh-Husrew-Chirin.* 119

DES ARABES. 124

Pensées extraites *de Mohammed.* 129
— *de Hareth.* 135
— *d'Omar-Ben-Abdalaziz.* 136
— *de Benana-Fareki.* ibid.
— *d'Abu-Naovas.* 137
— *de Lockman.* 138
— *de Lébid.* 144
— *d'Ali.* 145
— *de Hassan.* 146
— *de Schanbah.* 147
— *du Rabî-Alabrar.* ibid.
— *du Rhaoud-Alakhiar.* 148
— *de Khalil-Ben-Temim.* 149
— *d'Abdalrahman.* 150
— *d'Abulfeth-al-Bosti.* ibid.
— *d'Iahia.* 151
— *d'Abou-Hanifah.* 153

— *de Bokhteri.* 154
— *d'Ahmed-Ben-Arabschah.* ibid.
— *du Megmo'u Mobarek.* 156
— *de Hosri.* 157
— *de Mohammed-Ben-Ziad.* 159

DES PERSANS. 165

Pensées extraites *de Zardhust.* 169
— *de Khosroës-Nouschirvan.* 174
— *de Buzurge-Mihir.* 175
— *d'Ebn-Dahhan.* ibid.
— *du Mathanoui.* 177
— *de Kemaleddin-Ismaïl.* 178
— *de Saadi.* 180
— *de Reschidi.* 195
— *de Badakschi.* ibid.
— *d'Hafitz.* 196
— *d'Aflathoun.* 197
— *d'Abdal-Rahman.* 199

— *d'Anvari.* 202
— *du Nighiaristan.* 203
— *de Féridoun.* 205
— *de Houssain-Vâedh.* 206
— *de Gihanh-Katoun.* 208
— *de Zéhir.* 209
— *d'Assedi.* ibid.
— *de Ferdoussi.* 211

Fin de la Table.

Aq 1
1US3820

Digitized by Google

BIB
V